

La nature et le rôle de l'historiographie

Postulats pour une sociologie de la connaissance historique

Serge Gagnon

Volume 26, numéro 4, mars 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, S. (1973). La nature et le rôle de l'historiographie : postulats pour une sociologie de la connaissance historique. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26(4), 479–531. <https://doi.org/10.7202/303210ar>

LA NATURE ET LE RÔLE
DE L'HISTORIOGRAPHIE
POSTULATS POUR UNE SOCIOLOGIE
DE LA CONNAISSANCE HISTORIQUE

SERGE GAGNON
Département d'histoire
Université d'Ottawa

When eras are on the decline, all tendencies are subjective [...] when matters are ripening for a new epoch, all tendencies are objective.¹

Dans la mesure où elle privilégie l'analyse des interprétations, l'histoire de l'histoire se place dans une position paradoxale. Comment prendre au sérieux en effet celui qui postule que toute connaissance est inévitablement subjective. À la vérité, l'historien de l'historiographie qui cherche à mettre en perspective sociologique le savoir d'autrui doit reconnaître que sa propre enquête est elle-même tributaire de certains conditionnements psychologiques et sociaux.

Notre essai a pour but de présenter la thèse relativiste de la connaissance historique en l'accompagnant d'illustrations puisées dans l'historiographie canadienne-française. Ceux qui voudraient y trouver une démarche originale seront déçus. Nous voulons simplement "domestiquer" et vulgariser une pensée parfois étrangère aux praticiens de la science historique d'ici. On nous pardonnera en conséquence les (trop?) longues et (trop?) nombreuses citations qui jalonnent le texte. Enfin, il n'est pas question de faire ici un inventaire exhaustif de la littérature pertinente au sujet. Certains trouveront étrange que d'excellents travaux reconnus comme classiques soient ignorés. À ceux-là, nous rappelons que le format d'un article nous interdisait un inventaire plus détaillé.

Une précision de vocabulaire s'impose au départ. Relativisme, subjectivisme ou des vocables équivalents expriment pour nous un aveu plus ou moins explicite que l'historien, dans sa

¹ E.H. Carr, *What is history ?* (New York, 1967), 165.

démarche, épouse, consciemment ou non, les préjugés de son temps, de son milieu national, de sa "classe" sociale, de sa génération, etc. Par opposition, les historiens objectivistes sont ceux qui mettent l'accent sur le raffinement des méthodes, sur le caractère cumulatif sinon plus ou moins définitif de la connaissance. Ceux-ci, généralement, refusent ou considèrent futile qu'on mette en doute la connaissance historique, ou plus précisément qu'on tente d'établir une relation entre la connaissance et d'autre part, la société et l'individu sujet connaissant. A tout le moins, refusent-ils de réfléchir à la question. Ils préfèrent parler de l'histoire comme simple connaissance et généralement s'intéressent peu à celle-ci en tant qu'expression de la culture. L'histoire de l'historiographie n'est par conséquent légitime pour eux que si elle retrace les progrès de la méthode historique. Il va sans dire que dans un cas comme dans l'autre, il y a une échelle considérable de niveaux d'adhésion, les deux extrêmes étant d'une part la thèse de l'historien ouvertement engagé, de l'autre, la position de celui qui prétend n'être d'aucun temps ni d'aucun pays.

Nous n'ignorons pas que l'histoire de l'historiographie est un genre assez neuf de la discipline historique. Il n'y a pas si longtemps, un historien qui l'a pratiqué, soulignait qu'en Angleterre, on n'avait pas encore très bien défini son objet². En Union soviétique, peut-être à cause de la commode répartition de la planète entre pays bourgeois et pays socialistes, peut-être davantage en raison de la non moins commode répartition de l'Histoire entre les âges du servage, de la féodalité, du capitalisme et enfin de la dictature du prolétariat, l'histoire de l'historiographie ne cherche plus sa voie. La dialectique de la lutte des classes sert à démarquer l'évolution de la problématique historique. Néanmoins, trop préoccupée par des considérations apologétiques, cette approche n'a pas la souplesse que lui voudraient les historiens des démocraties libérales³. Cette remarque s'applique tout autant d'ailleurs à la théorie marxiste de la connaissance historique, du moins celle qui se veut la plus orthodoxe. Dans *Histoire et vérité*, Adam Schaff, rejetant les thèmes de Manheim sur la subjectivité de toute connaissance, soutient par exemple que l'objectivité de l'historien est conditionnée par son adhésion à

² J.G.A. Pocock, *The Ancient Constitution and the Feudal Law — A Study in English Historical Thought in the Seventeenth Century* (New York, 1967 — réimpression de l'édition de 1957), voir introd.

³ Nous fondons ces remarques sur l'examen de l'ouvrage de B.G. Reizov, *L'historiographie romantique française, 1815-1830* (Moscou, s.d. éd. en langues étrangères).

la cause du prolétariat. Ce faisant, il atteint une vérité partielle et non partielle, se situant dans le sens du progrès de l'Histoire vers la société sans classes, c'est-à-dire vers la vérité absolue^{3a}. Cette position, à nos yeux, n'est pas plus valide que le déterminisme providentiel de naguère. Notre réflexion postule que l'approche marxiste est aussi subjective que celles qui s'inspirent de d'autres courants idéologiques.

* *
*

Dans une première partie, nous voulons rappeler brièvement l'accueil réservé par quelques grandes écoles historiques à la thèse relativiste. Nous pourrions constater que celle-ci est plus spontanément acceptée par les écoles historiques américaine et britannique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard que les mêmes milieux pratiquent abondamment l'histoire de l'historiographie. En second lieu, nous reprendrons nos réflexions sur la nature et le rôle de l'interrogation historique, à partir d'une littérature qui n'est généralement pas l'œuvre de l'historien : la psychologie, la sociologie, la philosophie, voire la théologie ont quelque chose à apprendre à l'historien sur la nature de son travail. L'ensemble nous aura fourni, nous l'espérons, une sorte de théorie préliminaire à l'histoire de l'historiographie, ce vaste champ de l'histoire des idées ou, comme on dit en Europe, de l'histoire socio-culturelle⁴.

La thèse relativiste et les écoles historiques occidentales contemporaines

Dans "La fonction sociale de l'histoire"⁵, Fernand Dumont souhaite "que l'histoire de l'histoire devienne une partie très importante de la recherche et de l'enseignement dans nos universités". Jusqu'ici, l'étude des représentations successives de notre passé n'a pas attiré suffisamment l'attention de nos historiens. En règle générale, notre pensée historique a été trop superficiellement évaluée par notre histoire et notre critique littéraires, plus soucieuses de mettre en relief les qualités et les défauts stylistiques que de s'attaquer à l'analyse de contenu proprement

^{3a} Adam Schaff, *Histoire et vérité — Essai sur l'objectivité de la connaissance historique* (Ed. Anthropos, 1971), 190-201, 305ss.

⁴ Félix Gilbert, "Intellectual History: its Aims and Methods", *Daedalus* (Winter 1971) : 80-97.

⁵ *Histoire sociale*, 4 (novembre 1969) : 5-16; voir p. 15.

dite⁶. Du côté des historiens de métier, à part quelques articles et quelques très rares ouvrages, le bilan est bien mince. Il faut toutefois constater quelques exceptions: Pierre Savard a bien esquissé l'évolution du genre historique dans notre patrimoine littéraire. Mais il s'est trop attaché à cerner le progrès de la connaissance, l'organisation de la discipline sans suffisamment relier le contenu idéologique de la production à la société elle-même⁷. Ce manque d'intérêt pour une sociologie de l'historiographie est peut-être en partie le reflet de notre indéfectible attachement aux traditions intellectuelles françaises.

Chez les historiens français, l'histoire de l'historiographie n'a jamais suscité l'enthousiasme. Guy Palmade auquel on doit une esquisse dans le genre, a noté cette indifférence⁸. Jean Glénisson a pour sa part évoqué "l'indifférence que manifeste l'école française dans sa quasi-totalité pour l'histoire de l'histoire"⁹. Il y voit, à la suite de Marrou, la conséquence de la grande méfiance de l'école historique française à l'égard de la philosophie de l'histoire. Raymond Aron, dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire*¹⁰, s'est permis une remarque analogue¹¹.

Cette indifférence, parfois voisine du mépris, n'a quand même pas empêché quelques esprits de reconnaître le caractère relatif de la connaissance historique. En 1949, Lucien Febvre écrivait: "... qu'elle le veuille ou non, c'est en fonction de ses besoins présents qu'elle [l'histoire] récolte systématiquement, puis qu'elle classe et groupe les faits passés. C'est en fonction de la vie qu'elle interroge la mort."¹² Febvre étaye sa proposition de l'exemple suivant: quelques décennies après la Révolution française, les papiers de la noblesse étaient devenus accessibles aux historiens. Que l'histoire économique ait utilisé seulement près d'un siècle plus tard cet important matériau, cela prouve

⁶ Nous songeons particulièrement aux travaux de Henri Beaudé, de Camille Roy, d'Étienne Chartier, du chanoine Robitaille. Lanctôt et Frégault, ce dernier du moins au début de sa carrière, se sont intéressés au sujet. Nous devons aussi à Philippe Sylvain, au père Thomas Charland de bons articles. Mais le plus souvent, les auteurs n'ont fait que substituer leurs partis-pris à ceux des historiens qu'ils analysaient.

⁷ Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec* (4 vol., Beauchemin, 1967-1969).

⁸ Guy Palmade, *L'Histoire*, Coll. U (Paris, 1971), 5s.

⁹ Voir Comité français des sciences historiques, *La recherche historique en France de 1940 à 1945* (Paris, 1965), lxiv-519 p. Voir p. ix.

¹⁰ En sous-titre: "Essai sur les limites de l'objectivité historique" (nouvelle éd. revue, Paris, 1967), 441 p.

¹¹ *Ibid.*, 356.

¹² Lucien Febvre, *Combats pour l'Histoire* (2^e éd., Paris, 1965), 437.

bien que les questions de l'historien s'inspirent de préoccupations plus ou moins contemporaines. Plus près de nous Philippe Wolff a tenu des propos semblables à ceux de son aîné: "La vogue dont jouit actuellement l'"histoire économique et sociale" est en réalité un phénomène de civilisation. C'est parce que, depuis le milieu du XIX^e siècle, l'évolution économique s'est précipitée, mettant au premier plan les problèmes sociaux, que l'intérêt des historiens s'est porté avec prédilection vers cet aspect du passé humain." ¹³

Des propos de ce type ont amené Lucien Febvre à proposer une sociologie de la connaissance historique: "Organiser le passé en fonction du présent: c'est ce qu'on pourrait nommer la fonction sociale de l'histoire. Cet aspect de nos activités, personne non plus ne l'a étudié. On a fait la théorie de l'histoire. On n'a pas fait sa sociologie."¹⁴ La proposition par laquelle il réaffirmerait le relativisme historique sous forme de maxime est bien connue: "L'histoire aussi crée son propre objet. Elle ne le crée pas une fois pour toutes. Aussi bien toute histoire est-elle fille de son temps. Mieux, il n'y a pas l'Histoire, il y a des historiens." ¹⁵

Parmi les pionniers de l'histoire des mentalités, Alphonse Dupront fait une large place à l'histoire de l'historiographie:

l'histoire de l'historiographie est quasi tout entière à faire [...] les historiens contemporains ont trop oublié que la nature de l'histoire était d'être relative [...] L'histoire est devenue notre histoire, celle que nous nous contons dans notre temps, celle aussi où s'exprime notre puissance d'analyser le passé en nous et d'établir communication entre ce passé vivant et l'autre passé que l'on dit mort, et pourtant témoigné dans notre présent [...] Autrement dit, époque par époque [...] s'établit un système de commerce avec le passé [...] Dans l'historien, il y a sa méthode [...] et dans l'histoire qu'il bâtit, il y a les choix. Ceux-ci sont actifs, marqués de lui, ou passifs, c'est-à-dire reçus du collectif ambiant, ou même entre les deux, moyens d'être entendu par celui-ci. Et dans ces choix apparaissent tour à tour les images ou données de la mémoire collective traditionnelle [...] ¹⁶

¹³ "L'étude des économies et des sociétés avant l'ère statistique", dans Ch. Samaran, *L'Histoire et ses méthodes* (Paris, 1961), 1773 p. Coll. "Encyclopédie de la Pléiade".

¹⁴ Lucien Febvre, *op. cit.*, 438.

¹⁵ Charles Morazé, *Trois essais sur histoire et culture* (Paris, 1948), avant-propos, vii.

¹⁶ "L'histoire après Freud", *Revue de l'Enseignement supérieur*, 44-45 (1969): 44.

Ces énoncés de principe mis à part, il faut néanmoins reconnaître que les historiens français n'aiment généralement pas réfléchir sur la signification sociale de leurs travaux. En pratique, l'historiographie française est plus ou moins rebelle à la thèse relativiste. Elle ne s'intéresse à l'histoire de l'historiographie que dans la mesure où, comme dans les autres sciences, celle-ci peut illustrer le progrès de la méthode et de la connaissance¹⁷. Or une histoire de l'historiographie préoccupée du devenir socio-culturel d'une collectivité ne saurait réduire sa démarche à la genèse de la méthode historique. Certes, celle-ci est légitime dans le cadre d'une réflexion méthodologique, mais elle ne dit pas la nature de l'interrogation historique. Comme l'a écrit Fernand Dumont: "chaque conjoncture nouvelle implique une relecture du passé. Il ne s'agit pas simplement d'une amélioration progressive de la documentation ou des techniques d'analyse [...] le passé n'est pas un stock de souvenirs figés [...] nous entretenons des rapports mouvants avec lui. Nos problèmes et nos crises d'aujourd'hui constituent des questions originales à poser au passé et celui-ci est une mémoire vivante où les héritages rejoignent les engagements. La science historique doit le redire pour chaque génération nouvelle."¹⁸

Vue dans cette perspective, la vogue actuelle de l'histoire sociale est elle aussi, comme l'histoire économique, un phénomène de civilisation. La notion récente de démocratie de participation, la ferveur renouvelée pour la tradition socialiste ne sont pas étrangères à l'avènement des masses dans l'historiographie. Depuis Marx surtout, l'étude des classes populaires a progressivement concurrencé l'emprise des grandes figures dans l'historiographie. L'histoire économique et sociale a secoué l'empire de l'histoire politique et diplomatique. La perception des sociétés passées s'en est évidemment trouvée enrichie. Mais on ne peut nier le caractère partiellement idéologique de ces nouvelles avenues de Clio. Comme l'écrit Walsh: "It is at any rate partly because our estimation of the common man has changed, because ordinary people are no longer regarded as they were in a more aristocratic age, that the common people have come to figure so largely in our histories."¹⁹ Or la tendance de l'école

¹⁷ Signalons pourtant que la jeune collection "Dossiers Clio" publiée par les Presses universitaires de France marque une ouverture sur le relativisme.

¹⁸ "L'histoire après Freud", *op. cit.*, 13.

¹⁹ W.H. Walsh, *Philosophy of History* (New York and Evanston, 1968), 179s.

historique française consiste à ne pas mettre en lumière la portée sociale et idéologique de telles évidences. C'est dans cet esprit que le méthodologiste Paul Veyne vient de se livrer à une violente diatribe contre les tenants du relativisme historique. Pour lui, les postulats idéologiques de la connaissance historique n'auraient existé, à toutes fins utiles, que chez les seuls historiens nationalistes du XIX^e siècle et leurs survivants²⁰. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'en 1954, *De la connaissance historique* de l'historien et philosophe Henri Marrou n'ait pas suscité l'enthousiasme parmi les historiens français. Pas plus que la thèse de Raymond Aron, ce bel ouvrage de philosophie critique de l'histoire n'ébranlait la foi des historiens, l'assurance qu'ils devaient se préoccuper avant tout du perfectionnement de leur outillage, et ne pas s'arrêter aux spéculations philosophiques. Jean Glénisson en conclut qu'il existe au sein des historiens français d'aujourd'hui un lien de parenté avec l'ambition qui animait les positivistes du début du siècle. En effet, même si ceux-ci ont été tournés en dérision par l'école historique des *Annales* (on qualifie, on le sait, leur approche d'histoire historisante, événementielle, non sans un brin d'ironie), une même intention résolument scientifique caractérise les deux écoles; une égale confiance dans la capacité de connaître le passé mieux et davantage que les générations antérieures, un même désir de concentrer l'effort de réflexion de l'historien sur l'épistémologie²¹. Se contentant d'ignorer la dimension sociale de l'historiographie, ils attribuent implicitement à l'œuvre historique un caractère objectif, comme s'il s'agissait d'un produit hors du temps. Une bonne illustration de cette attitude se trouve dans un bilan récent de l'historiographie française signé par Michel François²². François met l'accent sur l'organisation de la recherche et les conquêtes de l'école historique française, à tel point que l'historien s'efface devant le bilan imposant des progrès de la connaissance. Dans son *Apologie pour l'histoire*, Marc Bloch avait proposé la compréhension du passé par le présent. "I myself would add, yes, écrit François, but on condition that the present not be projected into the past, which is the worst way to write history."²³ Les autres collabo-

²⁰ "Statut scientifique de l'histoire", *Encyclopaedia Universalis*, 8 (1970), à l'article "Histoire". Voir aussi, du même auteur, *Comment on écrit l'Histoire* (Paris, 1971). A lire, la répartition de Raymond Aron, "Comment l'historien écrit l'épistémologie: à propos d'un livre de Paul Veyne", *Annales-Economies-Sociétés-Civilisation* (AESC) (nov. 1971): 1319-1354.

²¹ Glénisson, *La recherche historique en France de 1940 à 1945*, op. cit., ls et lxiii.

²² Boyd C. Shafer, ed., *Historical Study in the West* (New York, 1968), viii-239 p.

²³ *Ibid.*, 65.

rateurs ne prennent pas ces précautions. Ils se livrent à de longs développements sur le statut de l'historien dans les sociétés, allemande, britannique et américaine, tout autant que sur sa vision *present-minded* du passé.

Dans les milieux anglo-germaniques, l'historien d'aujourd'hui demeure encore plus relativiste que son collègue français. En Allemagne fédérale, les historiens de métier regardent avec perplexité et scepticisme les réalisations de l'école des *Annales*. Le concept de longue durée, l'approche quantitative, l'étude du *common man*, la démographie historique, en somme l'histoire économique et sociale telle qu'elle se pratique chez leurs voisins n'a pas trouvé chez eux d'écho sympathique. On lui préfère encore de beaucoup l'histoire des idées et l'histoire politique plus ou moins métamorphosée en une histoire de l'État²⁴.

Même si la production historique globale épouse, à bien des égards, "l'intention scientifique" de l'école française²⁵, l'intérêt pour la subjectivité de l'historien fait encore partie de la pensée historique britannique. Si, en 1903 (année du "manifeste" de Simiand), John B. Bury a pu écrire que l'histoire était une "science, no more and no less"²⁶, le demi-siècle qui s'est écoulé depuis, écrit Carr, s'est rarement référé à cette maxime. Quand les historiens britanniques l'ont fait, précise-t-il, ce fut plutôt pour tourner en ridicule la prétendue confiance naïve de leur devancier²⁷. Il n'est dès lors guère surprenant que les thèses relativistes de l'historien et philosophe italien Benedetto Croce aient été accueillies avec sympathie en Grande-Bretagne, alors qu'en France, on vient à peine de traduire ses œuvres maîtresses²⁸. C'est R. G. Collingwood, lui aussi historien et philosophe, qui est devenu, entre les deux guerres, le sosie britannique de Croce²⁹.

²⁴ J. Momsen, "The Development of Scholarly Historical Study in Western Germany", dans *Historical Study in the West*, *ibid.*, 126s.

²⁵ G.R. Elton, *Modern Historians and British History 1485-1945 — A Critical Bibliography 1945-1969* (London, 1970), viii-239 p. L'histoire sociale britannique présente de frappantes ressemblances avec l'école française. Sur ce sujet, voir H.-J. Perkins, "Social History", dans H.P.R. Finbert, ed., *Approaches to History: a Symposium* (London, 1962), 51-82.

²⁶ Carr, *What is History*, *op. cit.*, 71.

²⁷ *Ibid.*, 72.

²⁸ Benedetto Croce, *Histoire comme pensée et comme action* (Genève, 1968), 289 p.; *Théorie et histoire de l'historiographie* (Genève, 1968), 240 p.

²⁹ Sur ce que Collingwood doit à Croce, voir *The Idea of History* (New York, 1968), 190-204.

Parue pour la première fois en 1946, *The Idea of History* constitue l'une des thèses les plus relativistes qui soient de la connaissance historique. Collingwood y a particulièrement insisté sur ce qu'il appelait l'imagination historique³⁰. L'exploration de l'imaginaire l'a amené à comparer, à identifier, à bien des égards, l'œuvre historique et l'œuvre romanesque³¹, et l'œuvre de l'artiste-peintre³². Comparaisons que se sont permis à sa suite Walsh, Marrou, au moins pour la biographie, Halkin, et d'une manière indirecte, Samuel Elliot Morison en soutenant que "The historian can learn much from the novelist."³³ En réalité, la comparaison a deux significations. Dans l'esprit de Collingwood, cela veut dire que l'historien, tout comme le romancier ou le peintre figuratif, utilise les ressources de son imagination pour organiser son récit, combler les vides laissés par une documentation fragmentaire, etc. Pour d'autres, la comparaison signifie également, mais plus particulièrement pour le biographe, que l'étude historique fournit à l'historien la contemplation de destinées humaines aussi envoûtantes que les personnages de romans. C'est en ce sens qu'un de nos historiens du XIX^e siècle, Narcisse-Eutrope Dionne, a écrit du père Jogues : sa "vie est un véritable roman", que Joseph-Edmond Roy a écrit de Lahontan : "Son histoire est un véritable roman." Beaucoup plus explicite encore, la confession d'un autre historien canadien-français du siècle dernier, Benjamin Sulte : "J'ai lu des romans, écrit-il. Pas un seul ne vaut l'étude de l'histoire, laquelle est le plus long des romans. L'intérêt qui empoigne le cerveau n'est pas plus intense dans les *Mousquetaires* de Dumas que dans les campagnes de d'Iberville."³⁴ N'insistons pas. Les influences réciproques de l'histoire et du roman historique dans l'école romantique sont connues³⁵.

Tout comme celle de Croce, la pensée de Collingwood doit beaucoup à la philosophie idéaliste. Pour ces deux historiens, le passé objet de la connaissance n'existe pas. La tâche de l'imagination historique est d'imaginer le passé, "not an object of

³⁰ Collingwood, *ibid.*, 231-249.

³¹ *Ibid.*, 245s.

³² *Ibid.*, 233.

³³ W. H. Walsh, *Philosophy of History*, *op. cit.*, 22s. — Henri-I. Marrou, *De la connaissance historique* (Paris, 1954), 231 et 295s. — Léon-E. Halkin, *Éléments de critique historique* (Liège, 1966), 27. — S. E. Morison, cité dans Thomas N. Guinsburg, *The Dimensions of History* (Chicago, 1971), 1.

³⁴ N.-E. Dionne, *Samuel de Champlain* (2 vol., Québec, 1906), II: 242. — Joseph-Edmond Roy, *Le baron de Lahontan* (Lévis, 1903), 7. — Benjamin Sulte, "Les "histoires" du Canada", *Revue canadienne* (1886), XXII: 457.

³⁵ B. G. Reizov, *L'historiographie romantique française*, *op. cit.*, 241-243, 425.

possible perception, since it does not now exist, but able through this activity to become an object of our thought".³⁶ On retrouve ici l'idée maîtresse de Croce dans *L'histoire comme pensée et comme action*. Voilà pourquoi Croce s'appuie sur Collingwood pour écrire: "Instead of answering the question how the past is known we should be maintaining that the past is not known, but only the present." Telle est bien la thèse de l'historien italien. Toute histoire est contemporaine. L'historien repense le passé en lui, il le rend à nouveau présent³⁷. Telle est encore la thèse soutenue en Angleterre par certains historiens qui partagent la thèse relativiste. Certes, comme l'écrit Walsh, "it seems absurd to maintain [...] that his [de l'historien] whole reconstruction is radically false".³⁸ Néanmoins, l'historien ne peut faire abstraction d'un ensemble de conditionnements dans l'acte même de connaissance. Il y a, entre l'historien et son milieu, sa personnalité, son époque, un ensemble de données qui déterminent sa perception à la lumière des craintes, des aspirations, des angoisses ou des certitudes de ses contemporains. L'histoire de l'historiographie pratiquée par Herbert Butterfield repose en partie sur cette proposition³⁹. Que la thèse relativiste soit admise par beaucoup d'historiens britanniques d'aujourd'hui, qu'ils se prêtent eux-mêmes au test de subjectivité, cela fait partie d'une certaine forme de "tolérance", comme le démontre la série d'interviews publiée par Peter Geyl en 1955⁴⁰.

C'est néanmoins aux Etats-Unis que la thèse subjectiviste a en quelque sorte trouvé sa terre promise. Dans l'ensemble, le milieu historique américain admet bien volontiers le caractère subjectif de la connaissance historique. En témoigne, cette récente collection de récits autobiographiques publiée sous le titre: *The Historian's Workshop*⁴¹. C'est dire que chez nos voisins, l'histoire tient encore aujourd'hui le rôle de maîtresse de vie, comme aimaient à le dire les écoles historiques d'hier. Attitude pragmatique que Richard Hofstadter perçoit à l'image de la société américaine elle-même: "In the American temperament, écrit-il, there is a powerful bias toward accepting the pragmatic demand upon history: it is hard for us to believe that there is

³⁶ Collingwood, *op. cit.*, 242.

³⁷ *Ibid.*, 284.

³⁸ W.H. Walsh, *Philosophy of History*, *op. cit.*, iii.

³⁹ Herbert Butterfield, *George III and the Historians* (London, 1957); *The Whig Interpretation of History* (London, 1968); *Man on his past* (1969).

⁴⁰ Peter Geyl, *Debates with Historians* (La Haye, 1955).

⁴¹ Lewis P. Curtis, ed. (New York, 1970), xxv-326 p.

such a thing as a truth that cannot be made useful.”⁴² Dans cette conclusion à une étude sur les historiens progressistes, Hofstadter rappelle qu'entre Georges Bancroft, fabricant d'une conscience nationale américaine, et Charles A. Beard qui écrivait dans l'entre-deux-guerres à la lumière du *Welfare state* et de la grande dépression, la différence tient plus aux époques qu'aux attitudes fondamentales de l'historien américain dans l'étude du passé⁴³.

Charles Beard, l'historien “engagé” le plus prestigieux des années 1930, a été pour ainsi dire le Collingwood ou le Croce de l'Amérique. Ce n'est certes pas un hasard qu'il ait publié en 1947 un compte rendu favorable de l'ouvrage de Collingwood⁴⁴. Tout aussi révélatrice d'une grande communauté de pensée avec les thèses relativistes européennes, cette invitation qu'il fit à Croce de commenter son manifeste de 1934: “Written History as an Act of Faith”⁴⁵. Dans son plaidoyer pour une histoire pragmatique, Beard s'en est surtout violemment pris à l'objectivisme rankéen: Ranke, historien objectif? Beard réplique, historien conservateur:

The formula itself [“Wie es eigentlich gewesen”] was a passing phase of thought about the past. Its author, Ranke, a German conservative, writing after the storm and stress of the French Revolution, was weary of history written for, or permeated by, the purpose of revolutionary propaganda. He wanted peace. The ruling classes of Germany, with which he was affiliated, having secured a breathing spell in the settlement of 1815 wanted peace to consolidate their position. Written history that was cold, factual, and apparently undisturbed by the passing of the time served best the cause of those who did not want to be disturbed.⁴⁶

La position de Beard se résume à ceci: l'objectivité est un mythe entretenu par le XIX^e siècle, soucieux de préserver la paix sociale et de fermer la porte au changement. En somme, l'acte de foi de Beard, comme l'écrit Skotheim, “was that history was moving progressively toward a collectivist democracy. Thus, to Beard, the historian's function was to create a progressive

⁴² Richard Hofstadter, *The Progressive Historians* (New York, 1970), xvii-498-xiii p. Voir p. 464.

⁴³ *Loc. cit.*

⁴⁴ *American Historical Review*, [AHR], LII (juillet 1947), 4: 704-708.

⁴⁵ Croce n'ayant pu répondre à son invitation adressa à Beard une lettre de commentaires reproduite à la suite de “Written History...”, AHR, XXXIX (janvier 1934), 2: 219-231.

⁴⁶ *Ibid.*: 221. Sur Ranke, voir aussi “That Noble Dream”, *ibid.*, XL (1935), 1:74-87.

future [...] the historian was a scholar who used his knowledge of the past to improve the present.”⁴⁷

En définitive, les historiens progressistes comme Beard ou Vernon Parrington croyaient que l'historien exprime inévitablement ses appartenances. A la limite, le récit détaché n'est pour eux qu'une prudente façade qui cache une interprétation au service des classes dominantes. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'évolution de la sociologie américaine présente certaines analogies avec les milieux historiques. C. Wright Mills, auteur de l'ouvrage choc *The Sociological Imagination*⁴⁸, a soutenu une thèse semblable à celle des historiens progressistes à propos de la soi-disant "value free sociology". Selon lui, les intellectuels, en tant qu'hommes libres et éclairés, doivent assumer un *leadership* moral dans la cité. Il en est venu à accuser ses collègues d'être responsables du conservatisme de la société américaine, partant complices des classes dirigeantes. Son dernier volume, publié l'année de sa mort, considère le marxisme comme une méthode de travail valable⁴⁹. Il s'est ainsi fait le pionnier d'une orientation nouvelle des sciences humaines aux Etats-Unis. Partant du postulat que la société américaine est malade, la "New Left Sociology, Economics and Political Science"⁵⁰ formule des jugements de valeur dans ses travaux empiriques, établit un diagnostic, propose une thérapeutique, et se refuse, chez un nombre croissant de spécialistes, à étudier les mécanismes et le fonctionnement de la société sans référence à une société jugée meilleure. Parallèlement, après la période du "consensus" des années 1940-1960⁵¹ une nouvelle gauche est née dans la pensée historique américaine⁵². Comme au temps de Beard, ces néo-progressistes se veulent engagés dans la contestation qui, depuis l'ère Kennedy, a caractérisé la société américaine. Écoutons la réflexion de l'un d'entre eux, Staughton Lynd :

I believe Marxism is correct in his understanding of where humanity has been and is going [...] The historian who

⁴⁷ R.A. Skotheim, *The Historian and the Climate of Opinion* (Addison-Wesley Publ., 1969), 217 p. Voir p. 10, 11 et 210s.

⁴⁸ (New York, 1959).

⁴⁹ C. Wright Mills, *The Marxists* (New York, 1962). — Voir aussi l'*International Encyclopedia of the Social Sciences* (Macmillan, 1968), à ce nom.

⁵⁰ R.A. Skotheim, *The Historian...*, *op. cit.*, 136. — S.M. Lipset, "Les étudiants activistes : une esquisse", *Dialogue*, I (1969) : 7.

⁵¹ R.A. Skotheim, *op. cit.*, 59-102.

⁵² *Ibid.*, 103-163.

does not grasp the fact that mankind, whatever else it is doing, is making an agonized transition from societies that are based on private property to societies that are not, is in my view out of touch with what is happening in the second half of the twentieth century.⁵³

Il serait exagéré de présenter la problématique historique américaine comme l'exclusive résultante d'approches plus ou moins consciemment et volontairement subjectives. Là comme en France, comme en Angleterre, l'intention scientifique n'est pas absente des préoccupations des historiens. L'histoire quantitative, l'étude du *common man* constituent deux aspects importants de la recherche historique américaine⁵⁴. Mais prise dans son ensemble, la production historique de nos voisins est plus ouvertement associée à la tradition historique relativiste que la production française. Il n'y a pas comme en France, non plus, ce fossé qui sépare l'historien professionnel de la réflexion critique sur la nature et le rôle de l'histoire. C'en est assez pour expliquer que l'histoire de l'historiographie est aux Etats-Unis un genre florissant. Au demeurant les historiens américains ont probablement produit les meilleurs essais dans le genre. L'essai de John Higham en tout cas ouvre la voie à une authentique sociologie de la connaissance historique, c'est-à-dire l'étude du statut de l'historien, de sa situation dans la structure sociale, l'étude de la professionnalisation du métier, mais aussi la connaissance des milieux de consommation du produit de l'historien.⁵⁵

L'historien et le document: le témoignage

La matière première de l'historien, c'est le document. Comme l'histoire a jusqu'à une époque récente privilégié le témoignage qualitatif, arrêtons-nous à en considérer la valeur.

Pour situer dans une perspective plus large le caractère relatif de la connaissance historique, il y aurait lieu de parler de sources détruites, soit par les acteurs de l'histoire, soit par les conservateurs d'archives, soit enfin par les "descendants" immédiats ou les continuateurs de l'œuvre des acteurs eux-mêmes. De même faudrait-il faire une place aux raisons pouvant expliquer l'inaccessibilité de certaines collections, de cer-

⁵³ *Ibid.*, 118.

⁵⁴ D.K. Rowney and J.Q. Graham, eds, *Quantitative History* (Georgetown, Ont., 1969), xiv-488 p.

⁵⁵ John Higham, Leonard Krieger, Felix Gilbert, *History* (Prentice Hall, N.J. 1965), xiv-402 p. Voir en particulier, p. 6-25, 68-96.

tains dépôts d'archives. Reconnaître que les sources disponibles n'ont pas tout conservé du passé, ce serait rendre à l'historiographie son caractère naturellement sélectif, avant même que l'historien n'ait commencé sa recherche. Mais vouloir trop insister conduirait à un scepticisme inutile. Bornons-nous à constater que l'historien travaille à l'aide des sources disponibles. Dès lors la question est de savoir si les documents disponibles peuvent permettre de connaître l'histoire telle qu'elle s'est réellement déroulée.

Au temps de Ranke, Seignobos, John Adams, John Bury, le raffinement de la critique historique était tel qu'on ne pouvait guère mettre en doute la valeur des témoignages. Chez les plus convaincus, le test de crédibilité apportait une réponse à tous les doutes. Marx et Freud toutefois, et plus généralement les découvertes de la psychologie ont depuis ébranlé bien des certitudes. Chaque témoin enregistre dans sa mémoire les événements dont il a été le spectateur ou l'acteur. Mais le temps, sa position sociale, son âge ont pour effet d'exercer une sélection des souvenirs, toujours reconstruits en fonction de préjugés sociaux, ethniques, de génération, à tel point que la valeur du témoignage est toute relative, quelque rigoureuse que soit la critique à laquelle il est soumis⁵⁶. Le témoignage est donc un instrument de connaissance extrêmement fragile. "La critique des témoignages, écrit Piéron, a permis de constater l'infidélité fondamentale de la *mémoire*, avec ses *lacunes* et surtout ses *déformations*."⁵⁷

En général, les découvertes de la psychologie du témoignage n'ont eu pour effet que de susciter, chez les historiens, une réaffirmation de la valeur de la critique historique. Alors que pour les psychologues, les documents personnels constituaient une révélation des structures mentales de leurs auteurs (songeons aux récits de voyages si fréquemment cités par les historiens), l'historien ne voyait pas en quoi cette découverte pouvait compromettre l'efficacité de la méthode critique traditionnelle⁵⁸.

⁵⁶ W.J. McKeachie and C.L. Doyle, *Psychology* (London, Don Mills, Ont. 1966), 323s.

⁵⁷ H. Piéron, *Vocabulaire de la psychologie* (Paris, 1968), au mot *témoignage*. Voir aussi "La mémoire", dans Denis Huysman, *Encyclopédie de la psychologie* (Nathan, 1962), I: 129-132.

⁵⁸ Gordon W. Allport, dans *The Use of Personal Documents in Psychological Sciences* (Social Research Council, 1941), XII. Cité par L. Gottschalk, "The Historian and the Historical Document", in Gottschalk et al, *The Use of Personal Documents in History, Anthropology and Sociology* (Social Sc.R. Coun., New York, 1945), bull. 53, xix-243 p. Voir 1-75 p.

La réflexion de Louis Gottschalk est révélatrice de cet état d'esprit :

To [...] psychologist it is the degree of subjectivity in these documents that distinguishes them from other documents. Documents written in the first person — like autobiographies and letters — or documents written in the third person but describing human reactions and attitudes — like newspapers accounts, court records, and records of social agencies — seem to be the best examples.

To the historian the difference between first-person and third-person documents is not of major significance [...]

Il explique ensuite que la crédibilité du témoignage est plus grande s'il s'agit d'un témoin direct que d'un témoin indirect⁵⁹. En somme, le travail de l'historien serait analogue à celui de nos cours de justice. Or la méprise tient en ce que les faits qui tombent sous la coupe de l'analyse historique sont beaucoup plus complexes que ceux des juges et des plaideurs.

En France, la psychologie du témoignage et de la rumeur a provoqué des réactions analogues. Dans son *Apologie pour l'histoire*, Marc Bloch a revu la méthode critique en tenant compte de l'apport de la psychologie du témoignage. Mais il s'en est tenu à des illustrations où les faux témoins étaient faciles à confondre. Sa conclusion débouchait sur la validité du test de concordance⁶⁰.

Si l'on s'en tient à la solution de Bloch, il est évident que l'accumulation de témoignages concordants accroît la valeur de la connaissance. C'est ainsi, par exemple, que dans *Economie et société en Nouvelle-France*, Jean Hamelin a été amené à proposer que la classe marchande de la colonie n'était pas opulente; ne disposant pas d'inventaires de biens susceptibles de le renseigner d'une manière précise sur la valeur des fortunes, il s'en est tenu aux témoignages concordants des intendants⁶¹. Au mieux, l'historien peut donc compter sur une série de témoignages pour atteindre une certitude morale. C'est d'ailleurs là la méthode utilisée dans les cours de justice.

Plus critique, l'historiographie d'inspiration marxiste demeure insatisfaite du procédé. Pour elle, l'expression de juge-

⁵⁹ L. Gottschalk, *op. cit.*, 13 et note. Aux pages 35 à 47, il expose la méthode dite de critique interne.

⁶⁰ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire* (Paris, 1949), xvii-111 p. Voir les pages 35-67 consacrées à la critique historique.

⁶¹ Jean Hamelin, *Economie et société en Nouvelle-France* (Québec, 1960), 127s.

ments d'un groupe ou d'une classe sociale ne suffit pas toujours pour établir la "vérité". A ce sujet, écoutons Pierre Vilar :

N'est-il pas le premier [Marx] qui ait exigé des hommes: quand vous pensez quelque chose, demandez-vous d'abord pourquoi vous le pensez. Et quand vous entendez dire quelque chose, demandez-vous d'abord qui le dit, et pourquoi il le dit. Elargissement singulier de la fameuse "critique interne" de l'historien, que les habitudes classiques réduisent trop à un test ingénu de sincérité, d'habileté, de dissimulation, d'intérêt bas et élémentaire. La critique marxiste du témoignage [...] est une critique sociologique de la connaissance: elle ne fait pas des attitudes et de la pensée un absolu irréductible et relevant seulement de l'individu. Elle cherche à ces attitudes, à ces pensées, non de plates raisons d'intérêt matériel (comme on le croit quelquefois), mais un fondement dans l'espace social et un fondement dans le moment historique, que ne sauraient oublier sans danger aucune analyse littéraire, aucune analyse philosophique. Cette critique marxiste des textes, et cette recherche de *textes-série* ayant une signification globale pour une classe et pour une époque, c'est un tout autre exercice, et d'une tout autre portée, que la simple "critique interne" du témoignage. C'est le fondement même d'une science historique dont un des postulats essentiels doit être la phrase de Marx: *nous ne pouvons juger d'une époque sur la conscience qu'elle a d'elle-même*. Et nous ne pouvons même pas nous juger nous-mêmes sur la conscience que nous croyons avoir.⁶²

Ce que Vilar suggère ici, c'est que l'historien devrait se livrer au doute méthodique. Il ne faut pas faire confiance au témoin. Sa version des "faits" dépend de sa position dans la pyramide sociale. Certes, il retient que les textes-série sont plus valables que les témoignages individuels. Mais ils sont tout au plus l'expression de la plus ou moins grande subjectivité des groupes sociaux. Par voie de conséquence, l'historien qui en demeurerait là ne pourrait généralement pas dépasser la subjectivité du temps étudié, ne pourrait pas atteindre la réalité sociale objective. Voyons comment, à propos de la Révolution française, il en vient à relativiser la valeur du texte-série de même qu'à illustrer la valeur scientifique de la lecture marxiste de l'histoire :

Pour Michelet, l'édit de Turgot sur la liberté des grains, c'est "la Marseillaise du blé", c'est la grandeur de l'esprit et la générosité du cœur [...] Le peuple, qui se soulève, ne comprend pas. Il a tort, il est ignorant. A l'occasion il est cruel [...] Et les pauvres prêtres du village qui sont avec lui sont fanatiques ou bornés. Ou mal intentionnés. Et les aristocrates complotent.

⁶² "Histoire sociale et philosophie de l'histoire", *Recherche et Débats* (juin 1964), 47: 56s.

Dans l'esprit de Vilar, Michelet n'a rien compris. Il n'a pas compris "qu'il s'agissait *de la faim*". Doit-on prendre le parti du peuple? celui des réformateurs bourgeois? Ni l'un ni l'autre, réplique-t-il. Il ne s'agit, pour l'historien, que de reconnaître "le pourquoi de la révolte du peuple"; voilà "l'*objectivité* réelle". Puis il définit la démarche de l'historiographie marxiste:

L'analyse objective du mouvement des prix et des "profits de pointe", des fondamentales contradictions entre classes et des contradictions passagères entre catégories, peuvent paraître, à qui s'irrite de nos profusions de chiffres et de nos études de comptes, bien "bassement matérialistes". Elles sont le seul fondement d'un dépassement possible et des subjectivités du temps étudié, et de notre subjectivité propre.⁶³

Certes, ce purisme excessif n'est pas tout à fait convainquant. Comme l'a souligné Walsh, il y a quelque chose d'illogique à soutenir que toute pensée est subjective:

Marxists and Freudians, in their different ways, écrit-il, have taught us all to look for non-rational causes for ideas and beliefs which on the surface look perfectly rational, and have convinced some of us that rational thinking as such is an impossibility. But though we cannot (and should not) return to the naive confidence of our grandfathers in these matters, it must none the less be pointed out that [...] it asks us to believe, as a matter of rational conviction, that rational conviction is impossible. And this we cannot do.⁶⁴

Cette réserve étant admise, il n'en demeure pas moins que la critique marxiste tout autant que la psychologie scientifique nous amènent à admettre que dans bien des cas, l'historien n'a du passé que la connaissance plus ou moins subjective de ses témoins. En outre, il est toujours plus ou moins induit à s'identifier à l'un ou l'autre d'entre eux et à rejeter la position de l'adversaire de celui ou de ceux dont il partage les vues. S'il peut, théoriquement, soustraire sa propre subjectivité à l'examen des sources, il peut rarement dépasser la subjectivité du temps étudié. "The history we read, écrit un auteur britannique, though based on facts, is, strictly speaking, not factual at all, but a series of accepted judgments."⁶⁵ Carr en déduit que l'image du Moyen Age dévot et religieux nous vient de témoins qui gravitaient autour de l'Eglise. Comment croire dès lors que leur témoignage soit le reflet de la réalité? Il est vrai que les médiévistes sont parvenus aujourd'hui à nuancer cette

⁶³ *Ibid.*: 58s.

⁶⁴ W.H. Walsh, *Philosophy of History*, op. cit., 101.

⁶⁵ Geoffrey Barraclough, *History in a Changing World* (London, 1955), 14; cité par Carr, 13.

image d'Epinal. Mais il n'est pas certain, d'autre part, que leur interprétation ne soit pas en bonne partie tributaire des valeurs de la cité séculière contemporaine. Cette proposition n'est pas sans analogie avec ce que Jean Blain vient d'écrire au sujet de l'historiographie traditionnelle de la Nouvelle-France. Il note avec justesse :

la quasi-absolue dépendance des historiens canadiens-français d'un type de sources qui tend beaucoup plus à éclairer un idéal de colonisation qu'une réalité coloniale [...] nos historiens ont été insidieusement amenés à faire l'histoire de ce que *devait* être la Nouvelle-France aux yeux de ceux qui la dirigeaient, plutôt que ce qu'elle a été [...] ils ont privilégié le plan et les programmes métropolitains de colonisation. Ils ont compris et décrit les institutions coloniales à partir des chartes et des édits royaux, les modifications qu'elles subissaient dans le milieu leur apparaissant avant tout comme une dérogation [...] ils ont pris à leur compte l'image que les dirigeants locaux et métropolitains projetaient de la société coloniale.⁶⁶

Les remarques concernant une certaine vision du Moyen Age ont une portée analogue en ce qui concerne cette forme d'historiographie de la Nouvelle-France. Ce qu'une sociologie du savoir historique doit retenir, c'est que l'identification de nos historiens d'hier avec un certain type de sources correspondait à une conception théologique du déroulement de l'Histoire, parfaitement en accord avec la société traditionnelle canadienne-française. En contrepartie, l'éclatement des cadres traditionnels provoque à son tour — Blain en fournit un témoignage par ses propos sur la réorientation de la recherche — une relecture du passé plus conforme aux nouvelles valeurs et aux nouveaux objectifs de la société québécoise. C'est du moins en partie parce que la société québécoise a elle-même changé que des tendances révisionnistes se manifestent, et cela sans préjuger des progrès des méthodes et partant de la connaissance de la société d'ancien régime elle-même.

Il faut évidemment distinguer le témoignage qui n'implique pas un jugement de valeur de celui qui, au contraire, est inséparable d'une évaluation morale ou impressionniste de la réalité. L'histoire du climat, par exemple, peut fort bien s'écrire sans que la critique interne rencontre des obstacles analogues à ceux qu'affronte celui qui raconte l'histoire d'une révolution. En matière de climatologie, il n'y a pas de gauche ni de droite. Il en est de même lorsqu'il s'agit de retracer l'itinéraire d'un

⁶⁶ Jean Blain, "La frontière en Nouvelle-France", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25 (décembre 1971), 3: 400.

voyageur. Les positivistes excellaient en ce genre d'exercice. Mais l'analyse de contenu d'un récit de voyage est d'une tout autre nature. Évaluer la portée d'un changement social, cela implique, de la part d'un témoin, un inévitable jugement de valeur, un point de vue, un parti-pris. Comme les historiens ne sont pas seulement préoccupés de chronologie ou de toponymie, ils sont inévitablement amenés à utiliser des témoignages qui portent en eux un degré de subjectivité plus ou moins important. En voulant contourner l'écueil que révèle la psychologie du témoignage, Bloch n'a pas tenu compte de ces innombrables documents où s'entremêlent simples faits et jugements de valeur. Dans ses illustrations, il a bien pris garde de critiquer une source où s'exprimait l'inévitable subjectivité de l'époque. Dans son *Introduction à l'histoire*, Halphen n'a pas procédé autrement⁶⁷. Il s'est contenté d'illustrer la méthode critique en recourant presque exclusivement à l'histoire événementielle. Or, la pratique courante du métier démontre qu'il n'est pas toujours aussi facile de séparer la vérité du mensonge. Certes les traités de critique historique n'escamotent pas ces problèmes parce que leurs auteurs les considèrent inexistantes. Destinés aux débutants, ils ont plutôt pour but d'exposer les règles de la méthode historique, recourant pour cela à des exemples où les résultats de la critique s'avèrent efficaces.

L'historien et le choix des témoignages

Nous avons jusqu'ici insisté sur une historiographie particulièrement soucieuse d'atteindre une connaissance aussi conforme que possible à l'objet. Mais dans la pratique, l'histoire n'est pas ainsi faite. Le plus souvent, les historiens ne se sont guère souciés de textes-série. Ou bien quand ils l'ont fait, la série a été trop peu homogène, trop discontinue pour révéler la conscience d'une époque ou de certains groupes sociaux. C'est ainsi, par exemple, que dans le répertoire historiographique canadien-français, on en est arrivé à démontrer à la fois la présence et l'absence de courant agriculturiste au XIX^e siècle. Qu'est-ce à dire sinon qu'au départ, la sélection des sources s'est faite plus ou moins en fonction des appartenances des auteurs. Il nous semble, à tout le moins, que dans un cas comme dans l'autre, on a généralement retenu les témoignages qui correspondaient à des thèses préétablies. On a aussi écarté consciemment ou non les témoins gênants, dans la mesure où leurs

⁶⁷ L. Halphen, *Introduction à l'histoire* (Paris, 1948), viii-89 p. Voir les chap. III et IV, en particulier pages 12, 16, 26.

affirmations constituaient une réfutation de la version que les historiens souhaitaient conforme à la réalité⁶⁸. Une des tâches de l'historien de l'historiographie, c'est justement de dégager, dans la mesure du possible, les fondements idéologiques à l'origine de la sélection des sources. Celui-ci n'a pas seulement à étudier les jugements de valeur explicites des historiens d'hier. Cette forme d'écriture historique, courante au XIX^e siècle, a progressivement fait place à des formes de subjectivité plus discrètes, à des choix dont nous aurons à reparler.

Il est évidemment délicat, inconvenant ou hasardeux, d'illustrer ce que nous appelons le processus idéologique de sélection des sources à l'aide de l'historiographie récente. Qu'on nous permette, pour expliciter notre pensée, d'invoquer le répertoire traditionnel de l'historiographie canadienne-française.

A la fin du XIX^e siècle, Narcisse-Eutrope Dionne publie une biographie de l'abbé Charles-François Painchaud, fondateur du collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière⁶⁹. Une de nos étudiantes a inventorié la correspondance qu'il a copiée de sa main pour écrire l'ouvrage. Parmi ces lettres, il y en a une, très longue, adressée à Louis-Joseph Papineau. Le fondateur réclame une subvention de mille livres pour son collège et se déclare sympathique aux idées des Patriotes⁷⁰. Or, dans la biographie, exception faite d'un bout de phrase anodin, cette lettre est complètement ignorée. Ce silence nous autorise à penser, — l'ensemble de l'ouvrage en témoigne, — que l'historiographie ultramontaine ne voulait pas reconnaître à l'Etat sa part dans l'édification des collèges classiques. De toute façon, il est assez évident que les rapports entre Painchaud et le leader patriote eussent été trouvés curieux, si l'on se rappelle que dans les années 1830, Papineau et son parti étaient en lutte ouverte contre le clergé. L'ignorance du personnage, eu égard à son importance dans l'histoire du Canada français, demeure donc énigmatique, si on n'explique pas ce fait par l'appartenance ultramontaine de l'auteur.

⁶⁸ Voir Michel Brunet, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme", dans *La Présence anglaise et les Canadiens* (Montréal, 1958), 113-166. — William F. Ryan, *The Clergy and Economic Growth in Quebec (1896-1914)* (Québec, 1966), vii-348 p. — Joseph Levitt, "Henri Bourassa and Modern Industrial Society, 1900-1914", *Canadian Historical Review* (CHR), L (mars 1969), 1: 37-50. — Joseph Levitt, *Henri Bourassa and the Golden Calf* (Ottawa, 1969), ix-178 p.

⁶⁹ *Vie de C.-F. Painchaud* (Québec, 1894), xi-440 p.

⁷⁰ L'auteur, Hélène Tassé, a présenté ce travail dans le cadre d'un séminaire sur l'historiographie canadienne-française, en 1969.

Un autre exemple nous vient de l'historiographie de la Nouvelle-France. Parmi les voyageurs venus dans la colonie française, on a l'habitude de citer généreusement Pehr Kalm. Le baron de Lahontan, lui, est généralement considéré par notre historiographie comme un mauvais témoin. Or il nous semble que c'est surtout en raison de sa pensée "révolutionnaire" qu'il a été écarté de notre historiographie, car il ne faut pas oublier que son œuvre fut jugée importante Outre-Atlantique. De 1703 à 1758, on compte pas moins de vingt-cinq éditions intégrales de ses *Nouveaux voyages*...⁷¹ Qu'est-ce à dire?

Dans la tradition française, l'esprit du Siècle des Lumières ne met plus le christianisme au centre de l'univers. Les mœurs religieuses et les normes morales de l'Amérique et de l'Orient font l'objet d'une curiosité "scientifique". Elles ne sont pas jugées par référence à la vraie religion que serait le christianisme. Au contraire, les rationalistes verront en elles des sources de l'aliénation de l'homme. En conséquence l'étude des mœurs amérindiennes procède en Europe d'une préoccupation ethnologique, quand elle n'est pas une source d'inspiration en vue d'une société nouvelle. En ce sens, Lahontan est un précurseur de l'esprit des lumières. Voilà pourquoi les intellectuels du XVIII^e siècle européen vont attacher tant d'importance à ses récits de voyages. Ils vont y découvrir le bon sauvage par opposition aux clercs bigots, et de façon plus générale à un régime socio-politique jugé décadent au regard de la civilisation primitive. Par contre, chaque fois que notre historiographie voudra peindre plus tard les mœurs indiennes, elle va préférer s'en remettre à la perception des missionnaires. Si plus généralement la réputation de faux témoin de Lahontan est associée à la "légende" des filles de joie, on n'a pas admis non plus, comme le lui a reproché Joseph-Edmond Roy, qu'il ait observé les Aborigènes sans référence aux normes de la civilisation européenne:

Le grand tort de Lahontan [...], écrit Roy, est d'avoir attribué aux sauvages des idées raffinées et des sentiments subtils, et d'avoir énoncé des opinions peu d'accord avec l'ordre de choses établi chez les nations civilisées [...] il ne voyait que les injustices qu'il avait éprouvées: son esprit ulcéré enveloppa dès lors dans la même proscription les sociétés et leurs institutions civiles et religieuses.⁷²

Qu'un historien canadien-français lui ait consacré un livre deux siècles après la première édition de ses *Nouveaux voyages*,

⁷¹ Voir le *Dictionnaire biographique du Canada* (Québec 1969), II: 458-463, "Lom d'Arce de Lahontan, Louis-Armand de".

⁷² Joseph-Edmond Roy, *Le baron de Lahontan*, op. cit., 93.

cela s'explique en partie par sa popularité à l'étranger, chose que nos historiens, ultramontains pour la plupart, ne pouvaient justifier. Narcisse-Eutrope Dionne s'est pour sa part dit surpris des succès de librairie de Lahontan. En 1905, il écrivait :

Lahontan n'a écrit qu'un livre de voyages dans l'Amérique Septentrionale, et ce livre est mal inspiré. Aussi ne s'explique-t-on que difficilement la vogue qui le fit imprimer à répétition [...] dans ces derniers temps, deux nouvelles éditions, une française, et l'autre anglaise, ont vu le jour.⁷³

Au tournant du siècle seule une poignée d'anticléricaux prenait Lahontan au sérieux. Le groupe de *Canada-Revue* le juge en ces termes :

Michelet parle de Lahontan comme d'un témoin digne de créance sur ce qu'il a observé en Canada de 1683 à 1692. A son retour en Europe, Lahontan publia [...] le résultat de ses observations [...] on croirait que ce n'est écrit que d'hier :

“Les prêtres persécutent jusque dans le domestique et l'intérieur des maisons. Ils ont toujours les yeux ouverts sur la conduite des femmes et des filles... Pour être bien dans leurs papiers, il faut communier tous les mois [...] Les prêtres font la guerre aux livres; il n'y a que les volumes de dévotion qui vont tête levée; tous les autres sont défendus et condamnés au feu.”⁷⁴

A part ces louanges provenant d'un groupe minoritaire, le Canada français n'a pas été tendre pour Lahontan. C'était un triste personnage aux yeux des historiens de la fin du XIX^e siècle. Pour Roy, Lahontan est venu au pays sans ambition colonisatrice. Il n'a pour toute préoccupation que l'ambition de recouvrer la fortune familiale perdue⁷⁵. Ne pouvant “rassembler quelques débris de l'ancienne splendeur paternelle”⁷⁶, il en est devenu hargneux, amateur de “mauvais livres”⁷⁷, parfois en compagnie de prêtres défroqués ou apostats, cela aussi fut jugé inadmissible⁷⁸. Il a eu, reconnaît son censeur, le mérite d'être “novateur”⁷⁹ : le précurseur de Rousseau et de Chateaubriand⁸⁰.

⁷³ N.-E. Dionne, “Inventaire des ouvrages publiés à l'étranger...”, *Mémoires de la Société royale du Canada*, section I (1905) : 4.

⁷⁴ Richard-Michel Bégin, *Etude comparée de L'Avenir et du Canada-Revue*, M.A. (histoire) (Ottawa, 1972), 54.

⁷⁵ J.-E. Roy, *op. cit.*, 34 et 36-75.

⁷⁶ *Ibid.*, 75; voir aussi 76s.

⁷⁷ *Ibid.*, 97.

⁷⁸ *Ibid.*, 77, 104.

⁷⁹ *Ibid.*, 76.

⁸⁰ *Ibid.*, 117s.

Mais au total, c'est un méchant anarchiste. Or, pour son biographe canadien : "Vouloir changer l'ordre des choses établies, c'est l'éternel rêve de tous ceux qui ont manqué leur voie dans la vie." ⁸¹ Les novateurs étant donc en principe des "ratés", on comprend que Lahontan n'ait pas trouvé grâce auprès de Roy. Après avoir étalé ses "vices" ("boudeur et atrabilaire", p. 60; "aigri, frondeur, mauvais sujet, buveur et querelleur", p. 164; "son esprit faussé, hargneux et naturellement médisant"), le biographe le condamne sans rémission pour calomnie à l'égard des femmes en Nouvelle-France. La plaidoirie compte plus de trente pages ⁸²; l'inculpé est déclaré coupable (p. 189) d'avoir été mauvais soldat, d'avoir écrit un mauvais livre, d'avoir surtout fait de la philosophie ⁸³.

Cet exemple illustre bien, ce nous semble, la proposition selon laquelle la sélection des sources procède souvent d'une option idéologique. Nous pourrions évoquer aussi les témoignages des pères LeClercq, Le Tac et Hennepin également rejetés en partie pour des raisons idéologiques ⁸⁴. Contentons-nous de constater que si notre historiographie a mis en doute le témoignage de Lahontan, c'est en partie parce que notre société a refusé pendant longtemps l'héritage du XVIII^e siècle.

Cela nous amène à affirmer que l'historien est en quelque sorte le témoin de son époque ^{84a}). En ce sens, il serait également aisé de démontrer que notre historiographie du Régime français jusqu'à *La civilisation de la Nouvelle-France* de Guy Frégault ⁸⁵ inclusivement, a constitué, du moins en partie, une réfutation systématique de l'historien américain de la Nouvelle-France, Francis Parkman. Cela serait une autre manière de dire que l'historien est inévitablement déterminé par ses appartenances religieuse, politique, sociale, ou nationale. Le moment est venu de situer l'historien non plus par rapport à ses sources, mais d'étudier ses relations avec son environnement.

⁸¹ *Ibid.*, 116.

⁸² *Ibid.*, 163-196.

⁸³ *Ibid.*, 189-196.

⁸⁴ Voir Gustave Lanctôt, *Fausseurs et faussetés en histoire canadienne* (Montréal, 1948), 225 p.

^{84a} Lanctôt, *ibid.* Est-il besoin d'ajouter que l'historiographie moralisatrice ne s'est pas terminée avec l'apparition de nos Instituts d'histoire ? L'œuvre de Lanctôt est à cet égard révélatrice. Voir, en particulier, *Filles de joie ou filles du roi* (Montréal, 1952), 230 p. (réédité, 1964); *Montréal sous Maisonnette, 1642-1665* (Montréal, 1966), 333 p.

⁸⁵ (Montréal, 1944), 285 p.

L'historien et la société

Carr a beaucoup insisté sur le caractère social de la connaissance historique. Certes, l'historien a sa psychologie, ses préférences. Si bien que Carr conseille à ceux qui veulent bien l'écouter d'étudier l'historien avant de commencer à étudier les faits. Par ailleurs, l'historien est aussi pour lui le produit de son temps: "The historian, before he begins to write history, is the product of history."⁸⁶ Sa proposition initiale en est transformée: "Before you study the historian, study his historical and social environment. The historian being an individual, is also a product of history and of society."⁸⁷ D'après Carr, les déterminismes sociaux seraient plus importants que la psychologie de l'historien. Voici l'une de ses propositions les plus explicites sur cette question: "When you take up a historical work, it is not enough to look for the author's name in the title page; look also for the date of publication of writing: it is sometimes even more revealing."⁸⁸ Sans établir de distinction entre les aspects psychologique et social, Marrou a écrit de même "si personnelle que soit une œuvre, elle répond à une question que se pose le groupe social auquel appartient l'historien"⁸⁹. Voilà pourquoi toute sociologie de l'historiographie doit considérer au point de départ que l'œuvre historique est une œuvre collective. Elle constitue, tout comme la littérature d'imagination pour le sociologue de la littérature, le témoignage d'un individu socialement déterminé par son environnement. De là, par exemple, l'importance de la notion de génération, dans l'analyse de l'historiographie.

Ce qui précède n'est cependant qu'un aspect de la question. La sociologie de la littérature, à laquelle nous empruntons provisoirement notre démarche⁹⁰, n'est pas seulement préoccupée par la production littéraire. Elle s'intéresse aussi à la consommation. Si la connaissance du passé est conditionnée par les appartenances de l'historien, le récit doit à son tour refléter certaines attentes du public: "L'histoire de l'historien, écrit Paul

⁸⁶ Carr, *What is History*, *op. cit.*, 24, 26.

⁸⁷ *Ibid.*, 54.

⁸⁸ *Ibid.*, 51.

⁸⁹ Henri-Irénée Marrou, "La méthodologie historique: orientations actuelles", *Revue historique*, CCIX (avril-juin 1953): 258. Voir aussi: *De la connaissance historique* (Paris, 1954), 277s.

⁹⁰ Robert Escarpit, *Sociologie de la littérature*, Coll. "Que sais-je?" (Paris, 1964), 128p. Sur la production, 29-56; sur la consommation, 99-125. — John Hare, "Literature and Society", *Culture*, XXVI (déc. 1965), 4: 412-423.

Ricœur, est une œuvre *écrite* ou *enseignée*, qui, comme toute œuvre écrite ou enseignée, ne s'achève que dans le lecteur, dans l'élève, dans le public."⁹¹ C'est pourquoi la connaissance du milieu où vit l'historien est doublement nécessaire pour le sociologue de la connaissance historique. Ce milieu dont il est le produit est en même temps celui qui consomme son produit. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question. Retenons pour l'instant que l'analyse de l'historiographie définie comme manifestation de la culture, est inséparable d'une connaissance préalable de la société dont l'historien fait partie. D'autre part, l'auditoire qu'il atteint par son œuvre doit se retrouver de quelque manière dans son récit.

En réalité, l'équation auteur-public, producteur-consommateur met l'historien de l'historiographie en garde contre toute forme d'interférence imputable aux sympathies qu'il peut avoir à l'égard de telle ou telle interprétation. S'il n'échappe pas à cette tentation de juger telle œuvre plus *vraie* que telle autre, il risque de commettre les pires anachronismes, particulièrement s'il étudie la production d'une époque révolue. Il risque de passer de la sociologie à l'épistémologie de la connaissance. C'est ici qu'il faut faire intervenir une distinction fondamentale entre l'œuvre littéraire et l'œuvre historique.

L'historiographie est connaissance du passé

Le sociologue de la littérature qui pratique l'anatomie d'une époque, de son imaginaire, de sa sensibilité, de ses valeurs révélées dans sa littérature, n'a pas à se soucier de la vérité de telle ou telle production. L'analyse de l'historiographie utilise un matériau bien différent. L'historien a toujours prétendu, du moins depuis le début de l'histoire critique, faire œuvre objective, fournir à ses lecteurs une connaissance précise du passé. L'historien estime parvenir à une forme de connaissance dont la validité repose sur la critique historique. L'historien de l'historiographie doit-il pour autant rectifier les "erreurs" qu'il croit rencontrer ? Nous ne le croyons pas, du moins dans la mesure où nous définissons sa discipline comme une variété de la sociologie de la connaissance⁹². Procéder autrement, ce serait non

⁹¹ Paul Ricœur, *Histoire et vérité* (Paris, 1964), 35.

⁹² John Hexter considère l'histoire de l'historiographie comme "a branch of intellectual history or a subbranch of the sociology of knowledge". Cf., David L. Sills, ed., *International Encyclopedia of the Social Sciences* (Macmillan, 1968), VI: 368 au mot "Historiography". En Angleterre, on a aussi pratiqué le genre comme une forme de sociologie de la connaissance; voir G.R. Elton, *Modern Historians* ... *op. cit.*, 188.

seulement risquer de donner dans l'anachronisme, mais encore présumer que nous avons atteint une connaissance plus ou moins définitive du passé. Ce serait substituer la vérité de notre temps, de notre milieu à celle des générations qui nous ont précédés.

La sociologie de la connaissance nous aide à légitimer notre proposition. Un de ses pionniers, Emile Durkheim, a soutenu que celle-ci "ne peut servir à invalider le faux savoir, à le "démystifier", à le "désaliéner" comme l'a voulu Marx [...]. Ce n'est pas à elle, poursuit-il, de décider de la véracité du contenu du savoir, car elle ne prétend pas se substituer à l'épistémologie."⁹³ Georges Gurvitch qui partage ces vues, a lui aussi insisté sur ce point: "Le sociologue de la connaissance ne doit jamais poser le problème de la validité et de la valeur proprement dites des signes, symboles, concepts, idées, jugements, qu'il rencontre dans la réalité sociale étudiée. Il ne doit que constater l'effet de leur présence, de leur combinaison et de leur fonctionnement effectif."⁹⁴ En somme, la sociologie de la connaissance et, par voie de conséquence, la sociologie de l'historiographie, a pour but de découvrir les cadres sociaux qui président au savoir, en déterminent le contenu; en second lieu, de mettre en relief les relations qui existent entre le savoir et le système ou les groupes sociaux sujets de la connaissance; enfin, tâche infiniment plus délicate, d'évaluer les rapports d'influences "jouant tantôt dans le sens de l'influence des cadres sociaux sur l'orientation et les caractères du savoir, tantôt dans le sens inverse de l'influence du savoir sur le maintien ou sur l'éclatement des structures sociales, tantôt enfin se manifestant comme leur causalité réciproque".⁹⁵

L'histoire de l'historiographie n'épouse évidemment pas toujours cette démarche. Il y a, comme Robert Skotheim l'a indiqué, deux manières de la pratiquer. L'une a pour but de discuter la méthode. Dès lors l'historien va insister sur le progrès de la

⁹³ G. Gurvitch, *Les cadres sociaux de la connaissance* (Paris, 1966), viii-313 p.; voir p. 13.

⁹⁴ *Ibid.*, 11.

⁹⁵ *Ibid.*, 17. Voir aussi un de ses derniers articles sur le sujet: "La sociologie de la connaissance", *Revue de l'Enseignement supérieur* (janv.-juin 1965), 1-2: 43-51. Lewis A. Coser attribue les mêmes objectifs à la discipline, dans "Sociology of Knowledge", *Encyclopedia of the Social Sciences* (Macmillan, 1968), 8: 428. Voir aussi Pierre Deloos, *Sociologie et canonisation* (Faculté de droit, Liège, La Haye, 1969), 515 p. En plus de faire le point sur la sociologie de la connaissance, son ouvrage est un excellent test empirique de la discipline.

connaissance. La mutation des interprétations est dans ce cas perçue comme le fruit de l'exploitation de nouvelles sources, ajoutons de méthodes nouvelles, jusqu'à un certain moment inutilisées par des générations d'historiens. L'autre approche consiste à utiliser l'œuvre historique comme document d'histoire des idées. Dans ce cas, l'analyse des interprétations est reliée aux climats d'opinions, aux idéologies qui prévalent dans la société au moment où l'historien a écrit. Cette approche postule un caractère toujours éminemment relatif à la connaissance historique, alors que la première suppose à celle-ci un caractère plutôt accumulatif⁹⁶. Nous croyons que la première approche relève de la réflexion méthodologique. La seconde nous apparaît la seule méthode légitime pour une sociologie de la connaissance historique. Un exemple va nous permettre de circonscrire la portée de notre proposition.

Il y a quelques années, l'historien américain Robin W. Winks publiait un inventaire de l'historiographie canadienne. Voici ce qu'il écrivait de l'historiographie traditionnelle canadienne-française :

From 1843 to the early 1940's French-Canadian historiography, when it ventured away from genealogy, tended to dwell upon the theme of *survivance*. Such history was polemical, not fully researched, and dogmatic, which is made only partially understandable by the fact that no professional historical training was offered in French-Canadian universities until 1945. Most of the works written prior to that time are representative of history used and abused and, while there is an occasional contribution of merit which speaks from the French language, many, such as those of Abbé Lionel-Adolphe Groulx and Jean Bruchési, often are histories for a coterie, valuable within their own framework of assumptions but mystifying and discouraging to the outsider [...] Such works are now among the primary materials for a study of French-Canadian cultural nationalism, but they are not histories. However, Groulx's contribution is to be measured in terms of his students [...] by encouraging Robert Lionel Séguin, Michel Brunet, and Guy Frégault to return to sources, he set the new generation of French-Canadian historians upon proper path.⁹⁷

De quel droit déclare-t-il que notre première historiographie a été polémique, dogmatique? Sur quel critère s'appuie-t-il pour

⁹⁶ R.A. Skotheim, *American Intellectual Histories and Historians* (Princeton, 1966), xi-326 p.; voir 299ss.

⁹⁷ Robin W. Winks, ed., *The Historiography of the British Empire Commonwealth* (Durham, N.C., 1966). Son article sur le Canada va des pages 69 à 136. Citation, p. 72.

affirmer que les ouvrages antérieurs à 1945 "are not histories"? D'une part, c'est présumer qu'avant cette date, il n'y a pas eu d'ouvrage de qualité, ce qui est faux. Dès le tournant du siècle, des amateurs comme Joseph-Edmond Roy et Thomas Chapais ont écrit des œuvres devenues classiques⁹⁸. A leur suite, des historiens comme Gustave Lanctôt, Séraphin Marion, Paul-Emile Renaud et Antoine Roy, tous quatre formés en Europe, ont publié des thèses qui, entre les deux guerres, faisaient bonne figure à côté de l'historiographie européenne⁹⁹. Enfin, tout aussi fragile est l'affirmation selon laquelle les historiens d'après la seconde guerre mondiale se seraient subitement départis des préjugés de leurs prédécesseurs pour adopter une attitude plus neutre à l'égard de l'histoire. A bien des égards, leurs œuvres ont été largement tributaires du climat d'opinion qui a prévalu dans une société en pleine mutation. Ecrire enfin que l'utilisation des sources n'était pas aussi courante avant qu'après 1945, c'est ignorer l'historiographie canadienne-française, en tout cas celle qui va de Garneau aux premières années du XX^e siècle¹⁰⁰. La vérité, c'est que la société traditionnelle qui éclate à partir des années 1940-50, ne posait pas à son passé les mêmes questions que celles que le Québec contemporain lui pose aujourd'hui. Voilà pourquoi les œuvres antérieures à la guerre ont semblé "mystifying and discouraging to the outsider". Winks a été plus heureux dans la conclusion de son travail: "One often learns more about a people from the history they write than from the history they have made."¹ Précisons que la seule manière de comprendre notre historiographie traditionnelle eût été de la mettre en relation avec la société qui l'a produite et l'a consommée. Non pas préjuger de sa qualité en la comparant implicitement aux normes de la société américaine et de son historiographie, ou encore aux œuvres des historiens contemporains du Canada français. Procéder comme Winks l'a fait, c'est tout simplement substituer sa propre subjectivité à celle des historiens qui faisaient l'objet de l'analyse.

⁹⁸ Joseph-Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon* (5 vol., Lévis, 1897-1904). — Thomas Chapais, *Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France (1665-1672)* (Québec, 1904), xxi-540 p. — *Id.*, *Le Marquis de Montcalm (1712-1759)* (Québec, 1911), xii-695 p.

⁹⁹ Séraphin Marion, *Relations des voyageurs français en Nouvelle-France au XVII^e siècle* (Paris, 1923), vii-276 p. — Paul-Emile Renaud, *Les origines économiques du Canada* (Mamers, 1928), 488 p. — Gustave Lanctôt, *L'administration de la Nouvelle-France* (Paris, 1929), 169 p. — Antoine Roy, *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le régime français* (Paris, 1930), xvi-292 p.

¹⁰⁰ Nous fondons ces remarques sur notre analyse systématique de l'historiographie de la Nouvelle-France de 1845 à 1915.

¹ Winks, *op. cit.*, 70.

Un autre exemple va nous permettre d'expliciter davantage. Dans les années 1920, un historien français, Léo Leymarie, affirme que la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame a eu des aventures galantes avec le premier gouverneur de Montréal, Maisonneuve. L'historien de l'historiographie va-t-il tenter de savoir si "l'accusation" est fondée? Question futile, à la vérité. Que l'affirmation soit fondée ou non, les destinées canadiennes n'en auraient pas été affectées. La recherche de la "vérité" peut être légitime toutefois, si l'historien renonce à la sociologie de la connaissance pour entrer dans le champ de l'épistémologie. Par contre si ses préoccupations visent à retracer les cadres sociaux de la connaissance, il va constater, analyser l'émoi, l'angoisse, l'inquiétude suscités à Montréal par la sœur Bourgeoys de Léo Leymarie². Pareille résistance à cette version des relations Marguerite Bourgeoys-Maisonneuve n'est d'ailleurs pas sans analogie avec celle qu'a rencontrée Jean-Charles Harvey lorsqu'il publia *Les demi-civilisés* en 1934³. Or c'est justement ce refus qui intéresse le sociologue de la littérature. Il en va de même pour une sociologie de l'historiographie. Elle n'a pas à se demander, par exemple, si le Jacques-Cartier-aventurier, de Marcel Trudel, qui utilise la religion à des fins stratégiques pour mystifier les Indiens, est plus vrai que le Jacques-Cartier-évangéliste de Narcisse-Eutrope Dionne (1889). Pour une sociologie de la connaissance, cela est un faux problème. Les deux auteurs ayant interprété la même source de base, la relation du voyage de Cartier, l'opposition dans les interprétations relève principalement des idéologies des auteurs. Au Jacques Cartier ultramontain du XIX^e siècle, a succédé le Jacques Cartier émancipé, sécularisé, de la "révolution tranquille".⁴

Certes l'évaluation du rôle des grands hommes est le terrain privilégié du relativisme historique. Par conséquent, le degré de relativisme est plus ou moins fonction de l'objet historique. Mais comme nous le verrons, la biographie n'est pas le seul genre historique à traduire l'ambiance idéologique. Il n'est pas davantage question de nier le progrès de la méthode historique, l'enrichissement de la connaissance, grâce à des sources nouvelles. Au contraire. On peut aujourd'hui prétendre que l'histoire a

² Lionel Groulx, "Un seigneur en soutane", RHA, XI (septembre 1957), 2: 204s, note 3.

³ Paul Wyczynski, "Panorama du roman canadien-français", dans Archives des lettres canadiennes. En coll., *Le roman canadien-français* (Montréal, 1964), III: 19.

⁴ N.-E. Dionne, *Jacques Cartier* (Québec, 1889), 332 p. — Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France — I: Les vaines tentatives 1524-1603* (Montréal, 1963), 65-175, en particulier, p. 70, 81s, 88, 99, 123.

connu un progrès sensiblement parallèle à celui qu'ont enregistré les autres sciences de l'homme. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'histoire de l'historiographie conçue comme une variété de la sociologie de la connaissance n'a pas à aborder les problèmes qui relèvent de l'épistémologie. Si elle le fait, elle risque de sombrer dans les pires contradictions, comme ce fut le cas de Robin Winks à propos de l'historiographie canadienne-française. Mais il serait facile de citer de nombreux exemples où les historiens du milieu ont comme lui jugé leurs prédécesseurs à la lumière de leurs propres appartenances, de leur génération, etc.

L'historien défini comme agent de la mémoire collective

Jusqu'ici nous avons délimité les frontières de la sociologie de la connaissance et celles de la sociologie de la littérature: les deux disciplines reconnaissent à l'œuvre un cadre social, une dimension collective. Mais là s'arrêtent les analogies. Car l'histoire étant une forme de connaissance scientifique, le contenu de l'œuvre historique se veut conforme à l'objet de l'étude. C'est cette adéquation au réel, jamais atteinte, mais toujours souhaitée qui distingue l'histoire du roman ou de la poésie.

L'objet de la connaissance historique, c'est plus précisément l'étude des sociétés passées. Cela veut dire qu'une sociologie de l'historiographie doit inventorier les cadres sociaux de la mémoire. Maurice Halbwachs s'est particulièrement intéressé à cet aspect de la vie sociale. C'est ainsi qu'il a pu parler de la mémoire collective, notion apparentée au concept de conscience collective ⁵.

Dans son ouvrage, où interviennent presque à chaque page des réminiscences autobiographiques, Halbwachs n'avait pas d'abord à l'esprit l'œuvre historique elle-même. Il a surtout voulu mettre en perspective sociologique la tradition orale et les vestiges matériels du passé dans le présent ⁶. Il oppose même la mémoire collective à l'histoire des historiens ⁷. On peut toutefois constater que lorsqu'il renvoie à celle-ci, il a à l'esprit l'histoire événementielle, historisante, la durée courte. Dans l'ensemble, ses réflexions rejoignent aussi bien les formes plus évoluées

⁵ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*. Coll. "Bibliothèque de sociologie contemporaine" (Paris, 1968), xv-204 p. La première édition posthume est de 1950.

⁶ *Ibid.*, 50-56, "Le lien vivant des générations".

⁷ *Ibid.*, 68-79.

du récit historique. Or, dans la mesure où l'on admet que l'historien perçoit le passé à travers les cadres sociaux d'un héritage culturel, on peut dire qu'il devient, par définition, l'agent de la mémoire collective. Dans *La société féodale*⁸, Marc Bloch a consacré un chapitre à la mémoire des grandes familles seigneuriales. Celles-ci avaient, comme on sait, à leur service des professionnels de la généalogie occupés à mettre en ordre la mémoire des classes dominantes de l'époque. C'est par une telle analogie que l'on peut qualifier l'historien de métier de professionnel de la mémoire collective. Il a pour rôle de procurer à la société la mémoire cohérente dont elle a besoin pour poursuivre sa route. L'historien n'étant plus au service des grandes familles n'en est pas moins au service d'une communauté plus large. Celle-ci lui suggère des questions, lui fournit des éléments d'interprétation. L'œuvre historique s'insère à son tour dans le mental collectif et le nourrit.

La psychologie sociale a fait sienne la démarche pionnière d'Halbwachs. Jean Stoetzel lui a consacré un chapitre dans un manuel récent⁹. Voici en quels termes il reprend l'idée initiale : tout comme la croissance d'un individu, l'évolution des groupes s'accompagne de mutations de la mémoire. Les souvenirs collectifs de ces groupes (famille, groupes religieux, classes sociales, collectivités nationales, formations politiques, associations à caractère idéologique) ont un caractère normatif, exemplaire. Ils sont porteurs de leçons pour l'avenir. La sélection des souvenirs s'opère en fonction de leur signification, de leur utilité pour les contemporains. Cette définition du dynamisme de la mémoire ne rappelle-t-elle pas la thèse de Weber, reprise par Alfred Stern, selon laquelle l'historien choisit les événements qui correspondent à l'échelle de valeurs de son groupe social¹⁰ ? Quoi qu'il en soit, ce sont les collectivités nationales qui sont les plus proches de la notion de mémoire sociale. Avant Halbwachs, du reste, Pierre Janet avait démontré que les mythologies nationales formaient une représentation du passé à la mesure des besoins de la col-

⁸ (Paris, 1968), coll. "L'évolution de l'Humanité", chap. III : 137-156. Notons qu'Halbwachs, *op. cit.*, 50, renvoie à "La mémoire collective, traditions et coutumes", publiée par Marc Bloch en 1925, dans la *Revue de synthèse historique*.

⁹ Jean Stoetzel, *La psychologie sociale* (Paris, 1963), 316 p. Voir le chap. VIII intitulé "La mémoire", 111-122.

¹⁰ Lucien Goldman commente l'énoncé de Weber dans *Sciences humaines et philosophie. Qu'est-ce que la sociologie* (Paris, 1966), 27. Voir aussi Raymond Aron, *Introduction à la philosophie...*, 17s. — Alfred Stern, *La philosophie de l'histoire et le problème des valeurs* (Paris, 1959), 99-110. Sur cette question voir aussi Collingwood, *op. cit.*, 235ss.

lectivité¹¹. En ce sens, l'historiographie occidentale a joué au XIX^e siècle et joue encore dans une certaine mesure aujourd'hui ce rôle de fabricant de la conscience nationale. Plus récemment, Guy Rocher a pour sa part systématisé la pensée d'Halbwachs en l'appliquant lui aussi aux collectivités nationales :

Le passé fournit à une collectivité une part de son identité, tout comme pour les individus. Une société se définit en partie par ses origines, son histoire, son évolution, certains événements marquants, ainsi que le font les individus [...] La mémoire collective n'est pas nécessairement l'histoire des historiens, bien qu'elle s'en inspire [ajoutons que l'historien s'inspire à son tour de la tradition]. Mais elle doit simplifier, résumer, élaguer, déformer, mythifier le passé; à cette fin, elle recourt abondamment au symbolisme. Quelques noms de grands personnages auréolés de mythe lui suffisent, quelques dates, quelques lieux chargés de souvenirs, certains événements plus ou moins déformés [...]

Simplificatrice et déformatrice, la mémoire collective n'en est qu'un plus puissant agent de solidarité sociale. Les symboles qu'elle utilise sont lourds de sens. Les souvenirs qu'évoquent ces symboles sont chargés d'affectivité communautaire, ils sont sources d'une communion psychique et presque biologique; ils fournissent une explication de la situation présente, ou à tout le moins une rationalisation; enfin, ils proposent des leçons pour l'avenir. C'en est assez pour qu'ils contribuent puissamment à la solidarité des collectivités, à la participation de leurs membres et à l'orientation de l'action individuelle et collective.¹²

On a souvent dit que la mémoire collective idéalise le passé. Précisons que c'est d'abord une caractéristique de la mémoire des collectivités nationales. La mémoire individuelle, à ce qu'il semble, agit de cette manière. Gaston Bachelard a entre autres insisté sur "l'embellissement" des souvenirs d'enfance chez les adultes¹³. Dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Gilbert Durand en est venu aux mêmes conclusions :

La mémoire [...] arrange esthétiquement le souvenir [...] Même l'enfance objectivement malheureuse ou triste d'un Gorki ou d'un Stendhal ne peut se soustraire à l'enchantement euphémisant de la fonction fantastique. La nostalgie de l'expérience enfantine est consubstantielle à la nostalgie de l'être.¹⁴

¹¹ *L'évolution de la mémoire et de la notion du temps* (Paris, 1928), 3 vol. Cité par Jean Guillaumin, *La genèse du souvenir* (Paris, 1968), 182.

¹² Guy Rocher, *Introduction à la sociologie générale* (Montréal, 1968), I: 91s.

¹³ Jean Naud, *Structure et sens du symbole — L'imaginaire chez Gaston Bachelard* (Montréal, 1971). Voir le chap. "Imagination et mémoire", 23-61, en particulier p. 24s.

¹⁴ *Ibid.*, 58s, note 39.

Il est par conséquent légitime de penser que l'individu "normal" évoque presque toujours nostalgiquement son enfance. Par ailleurs, l'individu souffrant de troubles psychiques se remémore le passé d'une manière différente. Pour lui, tout est passé: "Le sujet déprimé, écrit Huysman, n'est plus adapté à l'action [...] un psychisme épuisé, trop affaibli pour répondre aux exigences du présent" vit le

présent comme un rêve, comme si c'était du passé [...] Il y a deux façons de vivre le présent. Ou bien nous sommes prêts à agir, tournés vers l'avenir et nous vivons les événements au présent. Ou bien l'attention à la vie se relâche, nous rêvons notre vie au lieu de la vivre et les événements présents nous sont donnés comme déjà passés.^{14a}

Comme la mémoire individuelle, la mémoire sociale peut tout aussi bien dévaloriser que revaloriser le passé:

La conscience historique, écrit Raymond Aron, varie avec les peuples et les époques, tantôt elle est dominée par la nostalgie du passé, tantôt par le sens de la conservation ou l'espoir de l'avenir. Fluctuations aisément intelligibles: certains peuples attendent la grandeur, d'autres en gardent le souvenir, certains se sentent liés à une tradition qu'ils veulent prolonger, d'autres sont impatients de nouveautés, avides de liberté et d'oubli [...] Ni l'optimisme du progrès, ni le pessimisme de la dispersion et de la solitude ne définissent en propre l'idée historique.¹⁵

L'histoire de l'historien épouse à des degrés divers ces différentes tendances. Celui-ci peut tout aussi bien fabriquer un âge d'or qu'un âge de misère. Tout dépend du projet social qui sous-tend l'interprétation historique. Le courant romantique et plus généralement l'historiographie nationaliste ont ainsi tendance à voir dans le passé un eldorado disparu. Rêve d'un paradis perdu? Refus de la grisaille du présent? L'historiographie nationaliste est en quelque sorte nostalgie de l'enfance d'un peuple, d'une manière analogue à la nostalgie de l'enfance chez l'individu. Les collectivités nationales ont tendance à valoriser les exploits, les grands hommes du passé. Ce n'est pas par hasard qu'au lendemain du dernier conflit mondial, l'Allemagne s'est tue un moment sur son passé récent. La honte du présent commandait ce silence. Préoccupés par la reconstruction, affligés par une certaine culpabilité, les historiens allemands ne semblaient avoir rien de beau à offrir à la contemplation de leurs compatriotes¹⁶.

^{14a} Denys Huysman, *Encyclopédie de la psychologie* (Nathan, 1962), I: 132.

¹⁵ *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 403.

¹⁶ J. Momsen, "The Development of Scholarly Historical Study", dans Boyd C. Shafer, *Historical Study in the West, op. cit.*, 123.

D'une manière générale, les idéologies conservatrices, du statu quo ou de la restauration, celles qui préconisent un retour au passé ou la préservation d'un héritage, suscitent une représentation idéalisante du passé. Lorsque Trévor-Roper écrit que l'historien "ought to love the past", Carr, adepte d'une philosophie optimiste, progressiste de l'histoire reprend: "To love the past may easily be an expression of the nostalgic romanticism of old men and old societies, a symptom of loss of faith and interest in the present or future."¹⁷

Une société qui présente certains signes d'essoufflement, qui ne maîtrise pas son avenir, pour laquelle le futur présente des inquiétudes, va avoir tendance à se retourner sur son passé, à en vivre comme le vieillard qui regarde en arrière, parce qu'en avant la vie s'achève. "Tout ce qui autrefois, était devant moi, écrivait l'historien Benjamin Sulte au soir de sa vie, est maintenant par derrière — mon avenir est devenu le passé."¹⁸

Elderly people in our culture, écrivait R. S. Lynd, are frequently oriented towards the past, the time of their vigour and power, and resist the future as a threat. It is probable that a whole culture, in an advance stage of loss of relative power and desintegration may thus have a dominant orientation towards a loss golden age, while life is lived sluggishly along the present.¹⁹

Mais à l'encontre de ce passé auréolé de gloire et d'exploits plus ou moins mythiques, la mémoire collective peut aussi bien formuler une représentation dénigrante du passé, en faire voir les laideurs, les misères et les traits aliénants. C'est qu'alors le bonheur est en avant, l'avenir étant conçu comme une marche vers la parousie. Les philosophies progressistes de l'histoire comme celle des lumières et aujourd'hui le marxisme, voient le passé de cette façon. Celui-ci est dévalorisé au profit d'une félicité future, d'une libération à venir. Pour consolider l'acquis de la Révolution, l'historiographie romantique française a joué en partie ce rôle²⁰. A propos de ces reconstructions contradictoires du passé, comment ne pas songer à la conquête événement-heureux de l'historiographie traditionnelle canadienne-française et la conquête-catastrophe de l'historiographie néo-nationaliste. La première appartient à une société repliée sur

¹⁷ Carr, *op. cit.*, 17.

¹⁸ Sulte à Malchelosse, 9 avril 1914, Archives de l'Université Laval, Québec. Collection non classifiée.

¹⁹ R.S. Lynd, *Knowledge for what?* (Princeton University Press, 1939), 88. Cité dans Carr, *op. cit.*, 154, note 5.

²⁰ Reizov, *L'historiographie romantique française, op. cit.*

elle-même, qui craint le changement, surtout le changement opéré par les révolutions bourgeoises, tandis que la conquête-malheur-permanent fait partie d'une stratégie de décolonisation²¹. En somme, selon que le paradis se situe en avant ou en arrière de l'aventure humaine, la pensée historique épouse les espoirs ou les frustrations des contemporains, peu importe qu'il s'agisse par ailleurs d'un peuple ou d'une entité culturelle plus vaste.

L'historien comme idéologue

Nous avons jusqu'ici fréquemment parlé d'idéologies dans le processus de la connaissance historique. Si, comme l'écrit Gurvitch, "La vérité historique est la plus idéologique de toutes les vérités scientifiques", il n'est pas superflu de préciser la signification de ce terme²².

La mémoire collective simplifie, déforme. Elle a pour rôle de provoquer un sentiment d'appartenance, de solidarité sociale. Elle est porteuse d'une intense charge affective destinée à rassembler les membres de la collectivité autour de certains symboles. Elle explique une situation et propose une "orientation de l'action individuelle et collective". Ne sont-ce point là les caractéristiques de l'idéologie nationaliste? En réalité, la mémoire collective nous amène à considérer la pensée historique comme une idéologie.

L'idéologie, écrit Fernand Dumont, est "à la fois un élément de la situation et un schéma dynamique de l'action"; elle est une "*représentation d'un ensemble social selon une perspective d'action dans et sur la société*".²³ S'inspirant en partie des divers travaux de Dumont, Rocher a défini l'idéologie comme "un système d'idées et de jugements, explicite et généralement organisé, qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité, et qui, s'inspirant largement

²¹ Sur les origines de l'idée de la conquête providentielle, voir Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)* (Québec, 1970), 336-339. Cette idée a dominé l'historiographie pendant près d'un siècle. Le néo-nationalisme l'a rejetée; à ce sujet, voir André Beaulieu, Jean Hamelin et Benoît Bernier, *Guide d'histoire du Canada* (Québec, 1969), 42-45. Le néo-nationalisme, d'abord pessimiste durant les années 1950, est depuis devenu optimiste, débouchant sur le projet d'indépendance du Québec. La sociologie du colonialisme et de la décolonisation éclaire singulièrement la signification des thèses néo-nationalistes. A ce sujet, voir Guy Rocher, *op. cit.*, III: 493-519.

²² Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, 293.

²³ F. Dumont, "Structure d'une idéologie religieuse", *Recherches sociographiques*, 2 (avril-juin 1960) : 168s.

de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité.”²⁴ Dans sa dimension temporelle, on peut déjà constater que l'idéologie constitue une réalité à bien des égards analogue à la démarche de l'historien. Au demeurant, Dumont a lui-même identifié idéologie et savoir historique. Voici comment il exprime l'analogie: “partant toujours de la situation présente, l'historien privilégie parfois une situation passée dont la signification lui apparaît à la fois particulièrement riche et parente de quelque manière avec les difficultés et les espérances du présent.”²⁵ “Les hommes, écrit-il encore, fabriquent des idéologies — dont la recherche historique — pour trouver quelque justification à leur existence dans des sociétés où le temps est plus ou moins générateur d'angoisse.”²⁶

L'histoire est la science du temps

Dans quelle mesure la connaissance historique épouse-t-elle, bien qu'à des degrés divers, les traits caractéristiques de l'idéologie? Pour répondre à cette question, commençons par affirmer que l'histoire est la science du temps, de même que la géographie est la science de l'espace. Or la notion de temps lie par nature le présent, le passé et le futur. Parmi les philosophes, Bergson et à sa suite Heidegger ont reconnu le lien nécessaire de ces trois dimensions de la temporalité²⁷. L'histoire, selon Heidegger, serait en quelque sorte une projection de l'avenir dans le passé. Affirmation qui n'a pas manqué de soulever l'ire des “objectivistes”. Paul Veyne y a vu une ambition d’“ériger en philosophie intellectualiste l'historiographie nationaliste du siècle dernier”²⁸. Il s'en trouve pourtant plusieurs pour admettre la légitimité de la thèse.

De façon globale, Aron soutient que l'homme cherche “spontanément des précédents dans le passé” afin de “situer le moment présent dans un devenir”²⁹. C'est au cours d'une réflexion sur l'idéologie marxiste qu'il applique cette proposition générale à l'examen du passé: “Les interprétations concrètes du passé sont

²⁴ Rocher, *op. cit.*, I: 114.

²⁵ F. Dumont, “Idéologie et savoir historique”, *Cahiers internationaux de sociologie*, XXXV (juillet-décembre 1963): 54.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Laurent Giroux, *Durée et temporalité — Bergson et Heidegger* (Montréal, 1971), 136 p.

²⁸ Paul Veyne, “Statut scientifique de l'histoire”, *op. cit.*, 60.

²⁹ Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique* (Paris, 1971), Coll. “Le monde en 10/18”, 39.

liées à des volontés tendues vers l'avenir." ³⁰ Selon Aron, "l'historien, dans la mesure où il vit historiquement, tend à l'action et cherche le passé de son avenir." ³¹ Le présent "lui-même [étant] inachevé, [il] se détermine par rapport à l'avenir qu'imagine et ignorent les hommes destinés à le créer". ³² Voilà pour quoi, dans la pensée d'Aron, "l'avenir ne dit que peu à peu, jamais de façon définitive, la vérité du passé". ³³ Ce rapport dialectique du présent, du passé et de l'avenir expliquerait en définitive une constatation souvent répétée. "Chaque époque se choisit un passé, en puisant dans le trésor collectif, chaque existence nouvelle transfigure l'héritage qu'elle a reçu, en lui donnant un autre avenir et en lui rendant une autre signification." ³⁴ L'interrogation historique, de par sa nature même, "exprime un dialogue du présent et du passé dans lequel le présent prend et garde l'initiative". ³⁵

L'histoire science du présent, voire du futur? Voilà de quoi faire sourciller le camp objectiviste. Marrou n'a pas admis les positions extrêmes de Croce et de Aron ³⁶. Elton, en Angleterre, s'en est pris à Carr qui reconnaît à la connaissance historique une dimension futurologique, se situant lui-même dans l'idéologie du progrès ³⁷. Qu'il s'agisse de Carr ou d'autres relativistes, l'histoire perçue comme la science du présent, voire du futur, doit beaucoup à Benedetto Croce. Celui qui fut l'un des premiers à reconnaître au XX^e siècle la contemporanéité de l'œuvre historique s'est expliqué ainsi :

[L'historicité d'un livre d'histoire] est un acte de compréhension et d'intelligence, accompli sous la stimulation d'un besoin de la vie pratique [...]

Toutes les histoires de tous les temps et de tous les peuples sont nées de cette façon; elles continuent de naître ainsi, stimulées par les besoins nouveaux qui surgissent et par les obscurités nouvelles qui apparaissent en même temps que ces besoins. Et nous ne pourrions comprendre l'histoire d'autres peuples et d'autres temps si nous ne rendons pas à nouveau présents et vivants en nous les besoins qu'elle a satisfaits. ³⁸

³⁰ Raymond Aron, *Introduction à la philosophie*... 394.

³¹ *Ibid.*, 421.

³² *Ibid.*, 352.

³³ *Ibid.*, 422.

³⁴ *Ibid.*, 125.

³⁵ Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*, 16.

³⁶ H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, 205.

³⁷ G.R. Elton, *The Practice of History* (New York, 1967), 39s.

³⁸ Benedetto Croce, *L'Histoire comme pensée et comme action* (Genève, 1968), 37s. Sur ce que Carr doit à Croce, voir Carr, *op. cit.*, 28s.

Appliqué au cas de l'histoire nationale, cet énoncé établit une fois de plus que la connaissance d'une historiographie est inséparable de la connaissance d'un milieu et des aspirations d'une époque. Voici comment Croce applique à Michelet sa théorie de la connaissance historique :

On ne peut nier qu'en cette œuvre on découvre, mêlée à la personnification toute imaginaire de la France [...] qui a son génie propre et sa mission dans le monde —, une personne dont on interroge le présent et le passé pour pressentir son avenir, — se mêlent des jugements historiques subtils et originaux, qui surgissent des problèmes moraux et politiques que Michelet agitait en son esprit, avec ce profond et ce noble intérêt, dont sa vie tout entière nous offre le témoignage.³⁹

Quand Dumont parle des énigmes, des angoisses du présent, est-il si loin de Croce pour lequel le récit historique est porteur de liberté? ⁴⁰ L'objection formulée par les historiens d'aujourd'hui à ces thèses, c'est que, si l'histoire, au XIX^e siècle, avait pour but de fournir des leçons pour l'avenir, tel n'est plus le cas maintenant. D'autant plus que l'histoire nationaliste a fait place à d'autres formes d'écritures historiques. Il est vrai qu'au siècle dernier, l'historien avait conscience du caractère futuriste de son œuvre. Pour prendre des témoignages puisés dans l'historiographie anglaise, citons Thomas Carlyle (1795-1881). Pour lui, le passé est "the true fountain of knowledge; by whose light alone, consciously or unconsciously, can the Present and the Future be interpreted and guessed at" ⁴¹. Pour Henry Thomas Buckle (1821-1862), "there must always be a connection between the way in which they contemplate the present".⁴² Lord Acton n'écrivait-il pas (1834-1902) : "As each age, so its view of the Past [...] False notion of history gives a false colour to [the] present time." ⁴³ Parmi les historiens français, Gabriel Hanotaux qualifiait l'historien de "voyant dans l'avenir" ⁴⁴. Nous pourrions allonger la liste à souhait. Mais laissons là ces témoignages d'un autre âge. Il y a plutôt lieu de rappeler que nombreux sont les historiens professionnels d'aujourd'hui, à confirmer, implicite-

³⁹ Croce, *ibid.*, 42.

⁴⁰ *Ibid.*, 68. Voir aussi, *History as the Story of Liberty* (New York, 1955), 333 p.

⁴¹ Cité par J.R. Hale, *The Evolution of British Historiography* (Cleveland and New York, 1964), 41s.

⁴² Cité par H. Butterfield, *Man on his past* (Cambridge University Press, 1969), 11s.

⁴³ Butterfield, *ibid.*, 12, note 1.

⁴⁴ Gabriel Hanotaux, *De l'histoire et des historiens* (Paris, 1919), 13.

ment ou explicitement, le caractère contemporain de la connaissance historique, voire le lien qui la rattache à l'anticipation.

Il serait superflu d'accumuler les citations. Disons pourtant qu'une distinction s'impose. Pour certains, l'accent est mis sur la capacité prévisionnelle de la science historique. L'anticipation naîtrait alors de l'objectivité même du récit historique devenu plus conforme à la réalité en raison du raffinement de la méthode et de l'éventail de la documentation. C'est probablement là la conviction de Robert Mandrou, lorsqu'il écrit dans la préface à *l'Histoire économique et sociale du Québec 1760-1850* de Fernand Ouellet: "quiconque s'intéresse au devenir canadien-français, quiconque s'efforce de comprendre le Québec des années 1960-70, doit lire ce livre".⁴⁵ Le livre s'inscrit donc dans une "meilleure connaissance du passé canadien indispensable à la compréhension d'un présent mal perçu et lourd de choix décisifs".⁴⁶ Par contre, quand Sir Lewis Namier écrit non sans humour que les historiens "imagine the past and remember the future"⁴⁷, on sent bien l'adhésion à la thèse relativiste. Plus explicite encore est cette récente proposition de Boyd C. Shafer: "As long as men hope they will debate the nature of the past, for their differing hopes depend, in part, at least, upon their differing understandings of their experience, just as the differing understandings they reach depend, in part at least, upon the nature of their differing hopes."⁴⁸ Tout aussi relativiste est la conclusion de Richard Hofstadter sur les historiens progressistes: "At their best, the interpretative historians have gone to the past with some passionate concern for the future."⁴⁹

Evidemment, il s'est trouvé des historiens pour critiquer ces formules. Marrou, pour ne citer qu'un exemple, n'est pas d'accord avec les affirmations d'Aron selon lesquelles l'histoire serait passé, présent et futur⁵⁰. Mais d'autres l'admettent plus volontiers. Dans l'ensemble, les historiens de la nouvelle gauche aux Etats-Unis ont fait leur la confession de Becker: "every generation, our own included, will, must inevitably, understand the past and anticipate the future in the light of its own restricted experience"⁵¹. Ils ont fait leur aussi l'approche de Beard pour

⁴⁵ (Montréal, 1966), vii.

⁴⁶ *Ibid.*, xi.

⁴⁷ Carr, *op. cit.*, 163.

⁴⁸ Boyd C. Shafer, *Historical Study in the West*, 27.

⁴⁹ Richard Hofstadter, *The progressive Historians* (New York, 1970), 465.

⁵⁰ H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*, 207s.

⁵¹ Becker, *Everyman his own Historian* (New York, 1935), 253.

lequel l'histoire "had to do with molding the future rather than understanding the past" ⁵².

Il serait inutile d'allonger la liste des témoignages. Nous pourrions encore référer à Georges Lefebvre, Léon Halkin, Walsh, Butterfield, Carr ⁵³, et sans doute à beaucoup d'autres si nous avons pratiqué davantage les auteurs contemporains. Tous nous rediraient que la connaissance historique s'imbrique dans les projets d'avenir d'une société. Que l'historien reporte ses espoirs sur une lecture engagée du passé (thèse subjectiviste), ou encore que la précision de son étude éclaire les choix de l'homme (thèse objectiviste), ces distinctions n'enlèvent rien à la nature de l'interrogation historique: une exploration dans la durée où futur et passé s'ajustent à la situation présente. Celle-ci étant à son tour en continuel devenir, de là la mobilité de la mémoire historique.

L'histoire est choix

Parce que l'histoire est la science de la durée, parce qu'elle interprète une situation, retrace la genèse de celle-ci, propose, implicitement ou explicitement, une orientation à l'action, on peut maintenant admettre qu'elle n'est pas étrangère à la structure de l'idéologie. Nous allons maintenant voir que tout comme celle-ci, l'histoire, disons plus globalement la production historique d'un milieu ou d'une époque, simplifie, déforme la totalité du passé de diverses manières. En ce faisant, elle s'apparente encore davantage à l'idéologie.

En théorie, l'historien s'intéresse à l'ensemble de l'expérience humaine; "le lieu commun le plus vieilli de la pensée historique [. . .], écrit Dumont, est le dernier mot de la question [de savoir si l'histoire est une idéologie]: écrire vraiment l'histoire, c'est s'intéresser à la *multiplicité* des événements passés estimés pour eux-mêmes [. . .]". C'est par cela, conclut-il, que l'historien peut être objectif.⁵⁴ En pratique cependant, la connaissance historique procède par choix. A son caractère sélectif s'ajoute ce que la méthode historique appelle les critères d'arrangement et d'importance. Qu'est-ce à dire?

⁵² Cité par John Higham, *op. cit.*, 127.

⁵³ Georges Lefebvre, *Notions d'historiographie moderne* (Paris, 1946), repris sous le titre *La Naissance de l'historiographie moderne* (Paris, 1971), 16; Halkin, *Éléments de critique historique* (Liège, 1966), 24; Walsh, *op. cit.*, 109 et 185-187; Butterfield, *op. cit.*, 25; Carr, *op. cit.*, 69.

⁵⁴ Fernand Dumont, "Idéologie et savoir historique", 60.

Quand l'historien choisit d'œuvrer dans un temps ou un espace bien délimité, quand il s'engage dans une recherche thématique circonscrite, il obéit à certains déterminismes. Que cela plaise ou non aux tenants de l'objectivité⁵⁵. Le choix libre de l'historien, signale Chaïm Pérelman, l'amène à épouser des préoccupations d'ordre idéologique⁵⁶. En conséquence, les historiens ont accordé plus ou moins d'importance à certaines périodes, à certaines zones du comportement humain en fonction des préoccupations de leurs contemporains. Aussi bien, le passage récent d'une histoire à dominante politico-religieuse à une histoire à dominante économique dans la société québécoise est-il en étroite relation avec la sécularisation de la société elle-même. Il n'est pas question d'éliminer d'autres facteurs susceptibles de rendre compte de cette mutation. Il est bien évident que la professionnalisation de l'historien de l'après-guerre, ses contacts croissants avec l'historiographie étrangère sont également en cause. Mais en définitive, l'importation de problématiques et de méthodes nouvelles est la résultante de l'éclatement de la société traditionnelle. Cette relation entre la nouvelle société québécoise et la nouvelle historiographie, non moins significative que les jugements de valeur explicites des historiens d'hier, constitue la matière de la sociologie du savoir historique. Le progrès des méthodes tout autant que l'accroissement de la masse documentaire disponible influent moins en fin de compte sur le contenu de la connaissance que les grandes questions qui agitent le milieu dont le chercheur n'est jamais complètement détaché. Celui-ci lui suggère des champs d'étude où les contemporains peuvent trouver des ressemblances à leurs problèmes. C'est en ce sens que Raymond Aron écrit: "les recherches historiques ou sociologiques se rattachent à des intentions extra-scientifiques"⁵⁷. Considérés à juste titre comme les pionniers de la sociologie du savoir, les historiens progressistes américains sont allés très loin dans la reconnaissance du caractère fatalement subjectif du choix de l'historien. Lisons Charles Beard:

He (l'historien) may edit documents, although there are perils in the choice of documents to be edited and in any case the choice of documents will bear some reference to an interpretation of values and importance-subjective considerations. To avoid this difficulty, the historian may con-

⁵⁵ Elton s'en est pris à Carr qui prêtait à l'histoire un caractère "highly selective". Voir *The Practice of History*, 39-50.

⁵⁶ Chaïm Pérelman, "Objectivité et intelligibilité dans la connaissance historique", dans Pérelman, éd., *Raisonnement et démarches de l'historien* (Université libre de Bruxelles, 1963), 146s.

⁵⁷ Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 378, conclusion de ses réflexions sur Durkheim et Simiand.

fine his attention to some very remote and microscopic area of time and place, such as the price of cotton in Alabama between 1850 and 1860 [...] But even then the historian would be a strange creature if he never asked himself why he regarded these matters as worthy of his labor and love, or why a society provides a living for him during his excursions and explorations.⁵⁸

Lorsque l'historien a choisi d'œuvrer sur telle période, sur tel thème, sur tel espace (qu'il s'agisse d'une ville ou d'une aire culturelle internationale), il ne peut s'empêcher de mettre de côté, comme non significatif, un certain résidu documentaire. Il le fait en fonction du critère d'importance. Or le critère d'importance est lui-même associé à un jugement de valeur. Son jugement d'importance obéit à la pulsion d'intérêts, de croyances, de valeurs qu'il ne peut isoler de l'acte de connaissance.⁵⁹

La théorie relativiste de la connaissance historique a reconnu, de diverses manières, l'option de valeur qu'implique le choix de l'historien entre l'essentiel et l'accidentel, entre ce qui est important, nécessaire et d'autre part ce qui est superflu, inutile. On a soutenu, par exemple, que l'historien substitue sa propre échelle d'importance à celle de l'époque étudiée. Or les deux ne peuvent s'équivaloir pour la simple raison que l'historien connaît le futur du passé qu'il étudie. Futur qu'il anticipe s'il œuvre sur l'histoire contemporaine.

Georges Lefebvre a parmi d'autres reconnu le caractère subjectif des choix de l'historien. Celui-ci écrit à partir "de ce qui subsiste du passé"⁶⁰. L'histoire est choix aussi en ce qu'elle enregistre les faits "dignes de mémoire"⁶¹. Il en conclut: "Il est aisé de comprendre sur le choix des faits qui, dans l'histoire retiennent notre attention, que les cadres sociaux de la mémoire n'ont pas moins d'influence."⁶² Pour Gottschalk, l'enquête historique, guidée ou non par une hypothèse de travail, implique un jugement de valeur, lorsque l'historien détermine ce qui est important: "We are forced to the conclusion that the decision as to what is relevant is largely subjective."⁶³ Il en est de même, selon lui, de l'espace relatif accordé à la succession des faits.⁶⁴

⁵⁸ Charles Beard, "Written history...", 222. Voir aussi "That Noble Dream", 77.

⁵⁹ W.H. Walsh, *op. cit.*, 97s. — Dray, *Philosophy of History* (Prentice-Hall, N.J., 1964), 27s. — Beard, "That Noble Dream", 83s. — Stern, *op. cit.*, 99-110.

⁶⁰ Georges Lefebvre, *La naissance de l'historiographie moderne*, 17.

⁶¹ *Ibid.*, 18.

⁶² *Ibid.*, 19.

⁶³ Gottschalk et al., *The Use of Personal Documents*... 50.

⁶⁴ *Ibid.*, 51.

N'insistons pas. L'analyse quantitative de contenu a démontré la signification idéologique des espaces relatifs accordés à un ensemble de faits, de thèmes ou de problèmes dans la presse. Le journal ne rapporte pas tous les faits qui se sont produits d'une édition à l'autre. De même pour l'histoire, mais particulièrement de la synthèse. L'ensemble de la production historique d'une période d'un milieu donné a la même signification. Si bien que, comme l'écrit Carr: "The historian is necessarily selective. The belief in a hard core of historical facts existing objectively and independantly of the interpretation of the historian is a posterous fallacy."⁶⁵

Reprenons le cas de la synthèse. Dans celle-ci, la distribution de l'espace entre personnages, périodes, événements, genres de vie, faits de civilisation procède du souci de marquer les temps forts, les aspects importants et significatifs du devenir historique. Ce processus d'attribution d'importance obéit à une échelle de valeurs. S'agit-il d'une biographie, ce genre qu'on hésite parfois à mettre au rang de discipline historique⁶⁶? Le choix du personnage trahit déjà en lui-même une option idéologique. Cameron Nish a bien démontré, par exemple, que la prédilection des historiens canadiens-anglais pour Henri Bourassa, en ces récentes années, n'est pas sans rapport avec les objectifs non moins récents d'instaurer au Canada le bilinguisme et le biculturalisme prêché par Bourassa il y a un demi-siècle. La popularité du personnage, fait remarquer Nish, constitue une forme de canonisation d'un Canadien français par le Canada anglais en vue de cimenter l'union des peuples fondateurs du Canada⁶⁷. Nous pourrions peut-être faire les mêmes remarques au sujet du *Chiniquy*⁶⁸ de Marcel Trudel. Paru au milieu des années 1950, cet ouvrage n'était-il pas dans l'esprit du combat que livrait *Cité libre* pour l'éclatement de la chrétienté québécoise? Sir Lewis Namier, prolifique biographe, s'est lui-même livré au psychanalyste. Quelle révélation la psychanalyse des biographes contemporains n'apporterait-elle pas?

S'agit-il d'une monographie portant sur une période restreinte, ayant pour objet un aspect particulier de la réalité totale?

⁶⁵ Carr, *op. cit.*, 10.

⁶⁶ Cf. H.-I. Marrou, *De la connaissance historique*... 30. — Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*... 97. — Robert Jones Shafer, *A Guide to Historical Method* (Homewood, Ill., et Georgetown, Ont., 1969), 15.

⁶⁷ "Hagiographie canadienne contemporaine", *Revue du centre d'étude du Québec*, 3 (mai 1969) : 20-23.

⁶⁸ (Trois-Rivières, 1955), xxxviii-339 p.

Le choix de la période, de l'événement, du thème est en lui-même révélateur d'une démarche idéologique. Que pendant longtemps, le Canada français ait privilégié l'étude du Régime français; qu'on assiste aujourd'hui au renversement de cette tendance dominante, ce n'est pas sans rapport avec le caractère conservateur de l'évolution du Canada français jusqu'à ces dernières années, puis avec l'avènement de la "révolution tranquille", plus curieuse qu'auparavant des antécédents immédiats de la situation canadienne-française. Que l'historiographie contemporaine s'intéresse à l'histoire de la bourgeoisie canadienne-française, alors que l'historiographie traditionnelle s'intéressait davantage à celle de la noblesse, cela aussi n'est pas sans rapport avec le recul des valeurs d'ancien régime au Québec. Ce n'est pas sans rapport enfin avec le constat du sous-développement de la société québécoise. Tout cela indique bien un lien intime entre auteur et public, entre production idéologique et production historique. Que dans les années à venir, l'Amérique mette l'accent sur l'histoire des Amérindiens, cela ne sera pas sans rapport non plus avec le refus de la société post-industrielle capitaliste, rejetée par une fraction importante de la jeune génération avide d'un retour à la société primitive.

S'agit-il enfin de la production historique totale d'un milieu donné? Les tendances dominantes relèvent de l'idéologie. Ainsi, l'émergence d'une gauche dans la littérature historique au Canada anglais est intimement liée à la montée du radicalisme dans le pays. En effet, en 1967, 26% des thèses inscrites dans les universités canadiennes portaient sur un aspect de la gauche; dès lors la relation entre le milieu et la sélection des sujets de thèses d'histoire est en ce cas facile à percevoir.⁶⁹

Ces constatations n'impliquent pas, remarquons-le, que les travaux en cause soient menés avec une partialité ouverte. D'ailleurs, la sociologie de l'historiographie proposée par Febvre et à sa suite Alfred Dubuc ⁷⁰, ne suppose pas qu'il en soit fatalement ainsi. Certes une sociologie de l'historiographie du XIX^e siècle n'aura pas de peine à reconnaître et à classer les jugements explicites des historiens. Mais l'historiographie du XX^e nous fournit de nombreux exemples où le détachement de l'historien est remarquable. Il y a lieu, malgré tout, de conclure encore aux limites de l'objectivité historique.

⁶⁹ W. J.C. Cherwinski, "The Left in Canadian History, 1911-1969", *Journal of Canadian Studies* (November 1969): 51-60.

⁷⁰ "Le Rapport Parent et l'enseignement de l'histoire", *Socialisme* (printemps 1965), 5: 109-118.

***Les limites présentes de l'objectivité historique:
le rôle du public et l'explication à causalité multiple***

L'histoire narrative ou descriptive, celle qui met l'accent sur les individus et les événements marquants, uniques et singuliers, peut être en effet pratiquée aujourd'hui avec un honnête effort de détachement. Par conscience professionnelle, l'historien qui se livre à une enquête, n'hésitera pas à consulter toutes les sources accessibles, se livrera à la critique des témoignages en tenant compte des révélations de la psychologie expérimentale, s'arrêtera à celui qui présente une version discordante des faits pour en supputer la valeur. Il utilisera les renseignements officiels, c'est-à-dire connus au moment de l'événement, pour les mettre en relation avec les documents alors demeurés secrets, où s'expriment les mobiles des acteurs de l'histoire, les dessous des prises de décision. A certaines conditions, peut-être pourra-t-il faire la lumière, nous apprendre la "vérité" sur l'événement. Pour ce faire, il doit au départ faire abstraction de ses préférences personnelles. Qu'il aime ou n'aime pas tel personnage parce qu'il présente des traits caractériels qu'il apprécie ou qu'il abhorre, ce conditionnement affectif ne doit pas influencer son récit. Ses appartenances nationale ou sociale ne doivent pas non plus créer d'interférence. Défense lui est faite enfin de se laisser séduire par une quelconque philosophie de l'histoire, par une quelconque théorie explicative⁷¹. En supposant que cet historien idéal existe — il s'en trouve beaucoup pour en douter — c'est en dernière analyse dans sa relation avec son public que l'œuvre présenterait encore, malgré tout, des traits inévitables de subjectivité.

Un ouvrage récent, *Québec sous la loi des mesures de guerre 1918*⁷² a, paraît-il, été écrit — ainsi le veut le préfacier Fernand Dumont — "avec la plus grande objectivité"⁷³. Aux fins de la discussion, supposons que tel soit bien le cas. Il n'en demeure pas moins vrai que l'ouvrage n'aurait jamais produit l'effet qu'il est en voie d'exercer sur le public québécois, si celui-ci n'avait pas vécu le cheminement qui aboutit à l'historique crise d'octobre 1970. Il est probable qu'un éditorialiste du *Devoir* n'aurait pas récemment songé à établir un parallèle entre la crise irlandaise et "les morts de la première conscription à Québec", si le livre de Jean Provancher n'avait pas été publié⁷⁴. L'histoire de l'historien, que cela lui plaise ou non, est utilisée à des fins extra-scientifiques dont il ne peut pas, le souhaiterait-il, se laver complètement les mains.

⁷¹ Walsh, *op. cit.*, 99-103.

⁷² Jean Provancher (Ed. du Boréal Express, 1971), 147 p.

⁷³ *Ibid.*, 8.

⁷⁴ Editorial de Jean-Claude Leclerc, *Le Devoir* (1^{er} février 1972).

Insistons à nouveau sur une proposition déjà formulée. Une œuvre est inséparable du public qui la lit. C'est en ce sens, finalement, qu'elle est inévitablement contemporaine. Dans dix ans, dans vingt ans, le même ouvrage ne pourra plus entretenir avec le public, cette relation affective qui en fait aujourd'hui un ouvrage à succès. A moins que le Québec traverse alors une conjoncture comparable à celle de l'automne 1970, il ne pourra pas combler les attentes d'un auditoire qui n'est jamais le même parce qu'il évolue avec l'Histoire. Veut-on songer à ceci? Si l'on diffusait aujourd'hui des émissions de télévision des années 1950, le contenu des programmes serait matériellement le même qu'il y a vingt ans. Néanmoins, le dialogue qu'elles entretiendraient avec un nouveau public en transformerait sensiblement le contenu. Elles seraient métamorphosées, repensées, dirait Croce, par un auditoire dont la sensibilité a changé, tant il est vrai que le dialogue du présent et du passé est lui-même historique.

L'exemple qui précède nous a enseigné à quel niveau se situe invariablement et inévitablement le relativisme historique. Quand la subjectivité serait, dans l'idéal, absente de l'œuvre, le choix du sujet ne serait pas sans entretenir une relation avec le présent. Ainsi de la crise de la conscription et de la crise d'octobre. Même si la subjectivité n'avait pas eu sa place au départ de l'enquête historique, on ne peut nier celle qu'elle aura dans son prolongement dans le public. La lecture du passé humain n'est pas comparable à l'étude du physicien. Qu'il s'agisse de l'historien ou de son public, la boutade de Walsh prend ici tout son sens: "I am assuming, écrit-il à propos de la connaissance historique par rapport aux sciences naturelles, that "Soviet" biology and "bourgeois" physics are non existent."⁷⁵

Au fait l'historien peut aborder l'étude du passé avec un degré de détachement comparable à celui de ses collègues des autres sciences de l'homme. Principalement si sa démarche s'apparente à leur problématique. Son œuvre peut alors être écrite avec autant de précision que n'importe quel travail empirique du sociologue, du démographe, du psychologue ou même de l'économiste. Avec l'apparition des jeunes sciences du social, faut-il le rappeler, il s'est trouvé des esprits pour assimiler des emprunts féconds au profit de la méthode historique. En Allemagne, Karl Lamprecht (1856-1915), aux Etats-Unis, James Harvey Robinson (1863-1936), en France, Henri Berr (1863-1954) et François Simiand⁷⁶ ont participé, chacun à leur façon

⁷⁵ Walsh, *op. cit.*, 112, note 1.

⁷⁶ Boyd C. Shafer, *Historical Study in the West*, 24.

à l'osmose qui s'est produite entre l'histoire et les disciplines voisines. A tel point que la théorie historique contemporaine parle de sciences auxiliaires récentes tout autant que de l'ensemble des sciences auxiliaires traditionnelles plutôt préoccupées des sources que des méthodes⁷⁷. C'est ici qu'il faut dire en quoi l'histoire, devenue authentique science de l'homme, peut se prêter encore à des interprétations idéologiques.

Grâce au raffinement des techniques d'analyse, cette nouvelle histoire peut être abusivement qualifiée de scientifique⁷⁸, c'est-à-dire l'étude des groupes de préférence aux individus, la quantification du réel depuis l'économie et la démographie jusqu'aux genres de vie, l'observation de la durée longue, l'étude des structures et des conjonctures permettent certes de cerner davantage la configuration des sociétés passées. Mais le relativisme n'est pas pour autant banni de la connaissance historique. Et cela, non seulement au niveau du choix et de l'auditoire plus communément composé de spécialistes. L'explication causale, principalement dans le cas d'un événement à causes multiples, demeure encore largement soumise aux servitudes idéologiques⁷⁹. C'est qu'encore aujourd'hui la science historique n'est pas parvenue — y parviendra-t-elle jamais ? — à dégager l'importance relative des facteurs multiples de causalité. Prenons un exemple puisé dans l'œuvre de Fernand Ouellet.

Dans son *Histoire économique et sociale de Québec*⁸⁰, Ouellet soutient que l'explosion de colère de 1837 est l'effet de la crise agricole, des tensions démographiques, de l'encombrement des professions libérales, etc. En somme, une série de déséquilibres économiques et sociaux serait à l'origine du nationalisme exacerbé aboutissant aux affrontements armés. Fort bien. Mais dans quelle mesure chaque facteur a-t-il déterminé cette secousse sociale? Y a-t-il un facteur plus déterminant qui commanderait à tous les autres? L'argumentation nationaliste a voulu remonter à une cause première, la Conquête, dont les déséquilibres survenus plus tard ne seraient que la conséquence. De fait, que trois ou quatre décennies après la Conquête britannique, l'entre-

⁷⁷ André Beaulieu, Jean Hamelin et Benoît Bernier, *Guide d'histoire du Canada* (Québec, 1969), 456ss.

⁷⁸ Elle commence à donner naissance à des ouvrages de méthode spécialisés comme v.g. André Nouschi, *Initiation aux sciences historiques* (Paris, 1967), 208 p.

⁷⁹ Nous distinguons l'explication causale de l'explication narrative. Voir, à ce sujet, John Hexter, *art. cit.* Voir aussi sur la causalité, Morton White, *Foundations of Historical Knowledge* (New York and London, 1965), 105-181, le chapitre intitulé: "Causal Explanation".

⁸⁰ (Montréal, 1966), xxxii-639 p.

preneur canadien-français soit chose du passé peut bien s'expliquer dans une certaine mesure comme la résultante d'une concurrence inégale où les marchands d'origine britannique, mieux situés que leurs concurrents canadiens dans le secteur des importations, l'auraient emporté sur leurs rivaux. Dès lors dans quelle mesure est-il légitime d'imputer la disparition de la bourgeoisie canadienne-française à l'incapacité du milieu à générer un entrepreneurship authentique, comme le soutient Ouellet? Qu'à la fin du XIX^e siècle, les coureurs de bois et plus tard les bûcherons canadiens-français soient devenus les hommes de peine de l'entrepreneur britannique, ce phénomène de prolétarianisation ethnique, observé par Lord Durham, n'est-il pas, à son tour, la conséquence de la Conquête? Le retrait des Canadiens dans le commerce de détail, les professions libérales et l'agriculture ne constituerait-il pas aussi un effet à retardement de l'annexion de la Nouvelle-France à l'Empire britannique? Les tensions démographiques enfin, ne seraient-elles pas en partie imputables non seulement à la rareté des terres, comme le laisse entendre Ouellet, mais aussi à l'accaparement des Cantons de l'est par une poignée de spéculateurs, tout autant qu'à la disposition des réserves du clergé et de la Couronne? Telle est, schématisée pour les fins de l'argumentation, l'interprétation nationaliste du siècle qui a suivi la Conquête ⁸¹.

L'objection de tout à l'heure est toujours valable. Dans quelle mesure la Conquête est-elle le moteur des déséquilibres aboutissant à la rébellion? Quelle est l'influence relative de chacune des conséquences découlant de la cause première dans l'évolution globale de la société canadienne-française jusqu'au soulèvement armé? Les réponses à ces questions ne sont pas pour demain. L'énumération des facteurs en présence est évidemment plus riche que l'action des grands hommes sur laquelle les interprétations purement politiques de la période faisaient reposer l'enchaînement des causes et des conséquences. Mais faute de pouvoir mesurer l'importance de chaque variable en cause, l'explication demeure largement tributaire des idéologies. Incapable de reconstituer en laboratoire l'évolution de la période, d'isoler certaines variables pour mesurer leur influence, l'historien recourt plus ou moins à ses appartenances, nourrit l'explication de ses convictions, de ses sympathies, de son affectivité. "Même l'historien le plus soucieux d'objectivité, écrit Jan Crayebeck, considère comme cause ce qui lui semble plausible

⁸¹ Sur l'interprétation néo-nationaliste, voir en particulier, Maurice Séguin, *La "Nation canadienne" et l'agriculture* (Ed. du Boréal Express, 1970), 284 p.

selon l'époque où il vit, son milieu, sa classe (dont il partage souvent les préjugés), sa personnalité intellectuelle, etc." ⁸²

Les limites de l'objectivité dans les sciences humaines

C'est dire que par comparaison aux conquêtes des sciences de la nature, les approximations en science humaine sont encore assez largement associées aux idéologies. L'homme à la fois sujet et objet de sa propre enquête ne peut s'objectiver totalement. En viendrait-il à préciser la nature et l'importance des facteurs qui commandent à la vie sociale? Il ne pourrait pas faire abstraction de la liberté humaine, elle aussi responsable d'une somme probablement imposante de faits historiques échappant aux lois du comportement.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier non plus que l'approche quantitative, l'explication statistique, avec ses séductions et ses certitudes, a ses limites en histoire comme dans les sciences humaines en général. Dans sa thèse sur les limites de l'objectivité historique, Raymond Aron n'a du reste pas fait de distinction entre l'approche d'un Simiand et celle d'un Durkheim ⁸³. Dans l'analyse durkheimienne du suicide, il relève, à maintes reprises certaines interprétations éminemment fragiles.

Au fait, on n'a pas assez montré les cheminements parallèles de l'histoire et des autres sciences humaines. La plupart du temps, ce sont des sociologues ou des philosophes qui ont réfléchi sur la nature de l'enquête historique. Or, de part et d'autre, l'auto-critique s'impose. La sociologie, comme l'histoire dont elle est la fille, a eu son âge théologique ⁸⁴, avec des pionniers comme Buchez. D'autre part, la sociologie moralisante de Tourville et de Desmolins était-elle bien différente des leçons que fournissait alors l'histoire nationaliste? L'histoire religieuse? Le positivisme comtien a eu sur Durkheim une influence comparable à celle qu'elle a exercée sur l'école historique Langlois-Seignobos. En dépit des conflits qui ont opposé les premiers au second, la même intention scientifique présidait aux méthodes des deux

⁸² "La notion d'importance à la lumière de l'histoire moderne", dans Chaïm Pérelman, *Raisonnement et démarches de l'historien*, 67.

⁸³ Sur Simiand, voir Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, 232-234, 268-282; sur Durkheim et Weber, voir 248-257, 337-343; sur les limites de la causalité statistique, voir 258ss; voir aussi 195-330 passim.

⁸⁴ F.-A. Isambert, *Buchez ou l'âge théologique de la sociologie; Politique, religion et science de l'homme chez Philippe Buchez (1796-1865)* (Paris, 1968), 339 p. Sur l'histoire de la théorie sociologique, voir Raymond Aron, *Les étapes de la pensée sociologique* (Paris, 1967).

disciplines⁸⁵. La même préoccupation d'écartier toute métaphysique, toute philosophie, de la connaissance en dit long sur la parenté réelle des deux disciplines. Il faut espérer qu'un jour la mise en perspective sociologique du savoir déborde la seule analyse de la science historique. L'histoire n'est qu'une discipline parmi d'autres plus ou moins encadrée par les courants idéologiques d'une époque. Il faut, à ce sujet, méditer la remarque d'Alfred Dubuc :

la science sociale, parce qu'elle est science de l'homme, ne peut se dégager du problème des valeurs [...] le danger, dans la démarche scientifique, est de prétendre n'en pas reconnaître. La seule façon de résoudre cette difficulté, ce n'est pas d'écartier les valeurs, mais de tenter de se rendre continuellement conscient de celles que nous portons, c'est de les objectiver. Au fait, il ne peut y avoir de science historique sans une sociologie de l'histoire et des historiens.⁸⁶

Amené à faire la distinction entre l'histoire comme connaissance et l'histoire comme idéologie, Dubuc a repris les mêmes propos :

Au vrai, l'idéologie est, pour les sciences humaines, ce qu'est l'imagination créatrice pour les mathématiques. Celui qui prétend être à l'abri de toute idéologie [...] refuse en même temps de reconnaître les valeurs que chacun porte en soi-même. Il se trompe lui-même et trompe les autres. Au fait, la thèse de la fin des idéologies est la plus idéologique des thèses qui soient. Car, interdisant l'exercice de tout esprit critique, elle s'oppose aux développements de la science et, débouchant sur le plan de l'action politique, devient la défense la plus insidieuse et par là, la plus efficace, de l'ordre établi.
[...] L'idéologie est le ferment de la connaissance.⁸⁷

Fernand Dumont qui a lui-même beaucoup insisté sur le caractère idéologique du savoir historique a écrit : "Nous ne pouvons plus reculer devant la possibilité d'une sociologie de la sociologie."⁸⁸ Écoutons-le évoquer les servitudes idéologiques inévitables contre lesquelles le sociologue ne pourrait, le voudrait-il, s'immuniser complètement :

⁸⁵ Il est important de remarquer que *L'Introduction aux études historiques* (1895) paraît presque en même temps que *Les règles de la méthode sociologique* (1898).

⁸⁶ "Le Rapport Parent et l'enseignement de l'histoire", *Socialisme* (printemps 1965), 5: 109-118.

⁸⁷ "L'histoire au carrefour des sciences humaines", *RHAF*, 24 (décembre 1970), 3:340.

⁸⁸ "Du sociologisme à la crise des fondements en sociologie", *Recherches et Débats*, cahier no 25: 92.

Lorsqu'il s'attache aux faits démographiques ou économiques, le sociologue a bien le sentiment d'une difficile tâche de construction, mais il peut croire quand même qu'il se trouve confronté avec des réalités distinctes de sa propre conscience. Toute illusion de ce genre est vite dissipée lorsqu'il s'agit des phénomènes culturels: ici, chaque fait possède ce statut ambigu d'être à la fois objet et explication de l'objet. Comment le sociologue peut-il expliquer à son tour sans assumer la manière même dont cet objet rend compte de sa propre existence ?⁸⁹

Si l'on se réfère aux genres historiques pratiqués aujourd'hui par les historiens, on en arrive aux mêmes conclusions. L'histoire économique, la démographie historique prétendent volontiers parvenir à un certain degré de précision. L'histoire intellectuelle, l'histoire des mentalités, en somme l'histoire de la culture, plus imperméable à l'approche quantitative, ne peut pas afficher la même assurance. Il y a évidemment toute une gamme de degrés d'interférences selon que l'historien travaille sur des époques plus ou moins reculées. Mais toujours la connaissance constitue un rapport essentiel entre le sujet connaissant et l'objet de connaissance.

Dans l'étude des sociétés globales, le sociologue rencontre les mêmes embûches que l'auteur d'ouvrages de synthèse en histoire. Voyons en quels termes s'exprime le sociologue:

Lorsque le sociologue ou l'anthropologue veut formuler une interprétation d'ensemble d'une société, il se heurte aux grandes idéologies du milieu en question. Avant que nous élaborions la science d'une société, celle-ci s'est déjà donné une vision cohérente de ce qu'elle est [...] Cette situation comporte une conséquence, entre autres: toute interprétation scientifique d'une société globale sera fatalement en continuité avec les idéologies dominantes du milieu. Parfois, elle en constituera simplement l'explication et la systématisation; souvent, elle en sera une mise en question chargée plus ou moins de revendications et de jugements de valeur. Oublier cette condition très concrète, bien que gênante, de l'émergence de toute sociologie globale, ce serait nous accorder une objectivité de l'ordre du *deus ex machina*. On peut donc ainsi parler d'une sorte de polémique sous-jacente à toute interprétation sociologique d'ensemble d'une société globale.

C'est bien là l'aveu d'un sociologue familier avec la philosophie et la sociologie de la connaissance; il poursuit sa réflexion comme il suit:

Pour contourner la difficulté, on a parfois prétendu que toute société ne saurait être convenablement interprétée dans

⁸⁹ "Note sur l'analyse des idéologies", *Recherches sociographiques*, IV (mai-août 1963), 2:155.

son ensemble que par un étranger. Solution bien précaire, à mon avis: une certaine identification avec l'objet est non seulement inévitable mais nécessaire dans nos sciences; tant que nous ne disposerons pas de techniques pour mesurer ou pour doser cette identification, le recours au "dépaysement" ne saurait être déterminant pour le problème qui nous occupe. D'autant plus que pour se sensibiliser à son objet, le sociologue étranger devrait bien recourir aux grandes représentations locales ou, tout au moins, les confronter avec sa propre explication.⁹⁰

On pourrait illustrer cette réflexion par de nombreux exemples puisés dans l'historiographie et la sociographie du Canada français⁹¹. Mieux vaut prolonger la pensée du sociologue en l'appliquant à d'autres types de situations du chercheur.

Nous avons soutenu que l'historien était toujours *present-minded*. Cela implique dans son récit une comparaison sous-jacente ou explicite avec le présent. On pourrait de même dire du sociologue, que lorsqu'il étudie les mécanismes, le fonctionnement et les valeurs de la société traditionnelle, il le fait toujours par rapport aux changements produits par la société industrielle. Celui qui étudie le sous-développement procède de la même manière. Qu'il le veuille ou non, sa démarche inclut un ensemble de références implicites ou explicites à une société dite développée. En ce faisant, il adhère à un ensemble de valeurs propres à la société développée. Si au contraire, celle-ci présente à ses yeux des lacunes, des faiblesses, il se livrera, implicitement ou explicitement, au procès de la société industrielle occidentale. Il nous paraît superflu d'ajouter que l'historien, dans la perspective chronologique qui lui est propre, est inévitablement, lui aussi, amené à étayer sa thèse de jugements de valeur plus ou moins formulés.

Disons-le sans ambages, toute connaissance est idéologique et/ou s'inspire d'idéologies et/ou contribue à faire naître ou à nourrir des idéologies dans le milieu social. Cela tient en partie à l'insuffisance des méthodes, mais provient aussi du fait que le langage des sciences humaines est accessible au grand public.

⁹⁰ Fernand Dumont, "L'étude systématique de la société globale canadienne-française", *Recherches sociographiques*, III (janvier-août 1962), 1-2: 278s, et note 1 pour la seconde citation.

⁹¹ Dans l'historiographie, voir les comptes rendus publiés par des Québécois de l'œuvre de Mason Wade, *The French Canadians (1760-1945)*, c.r. de Guy Frégault, RHAF, VIII (mars 1955), 4: 582-583; Maurice Héroux, dans *Culture*, XVI (1955): 352-354, a publié lui aussi un c.r. à la lumière du néo-nationalisme; Richard Arès, dans *Relations*, no 172 (avril 1955), a évalué l'ouvrage à la lumière du nationalisme ecclésial traditionnel. Dans la sociographie, voir la critique-maison de l'école sociologique de Chicago par Philippe Garigue, *Etudes sur le Canada français* (Montréal, 1958), 5-16.

Voilà pourquoi, dans la mesure du possible, une sociologie du savoir historique doit tenter de retracer l'idéologie non seulement dans le choix du sujet d'étude et dans l'œuvre historique elle-même, mais également dans son prolongement dans l'auditoire. Celui-ci est en partie responsable du contenu de l'œuvre. Chaïm Pérelman qui a beaucoup réfléchi sur la notion d'auditoire, aussi bien dans le discours proprement idéologique que dans l'exposé scientifique⁹², en est venu à la conclusion que c'est un facteur déterminant des choix de l'historien⁹³. Aussi bien, toute enquête historique, la plus "exacte" comme la plus explicitement subjective, ne peut se soustraire à la sociologie du savoir. Refuser de reconnaître le relativisme de la connaissance, c'est à ce niveau, prétendre écrire dans un jargon de spécialiste imperméable au profane. Or, jusqu'à preuve du contraire, l'historien le plus détaché, celui dont l'effort d'objectivation est secondé par les méthodes les plus rigoureuses, continue d'exercer une influence sur le grand public qui repense son œuvre. Nous touchons là aux limites ultimes de la connaissance. Ne pas les reconnaître, c'est vouloir sacraliser la science humaine aux yeux du profanateur que serait le non-spécialiste. N'insistons pas. Les grands historiens de notre temps sont fort aise que l'honnête homme du XX^e siècle ne les ignore point. Cela n'implique pas nécessairement que les résultats d'une enquête soient sans valeur scientifique. Refuser de reconnaître à l'histoire une certaine adéquation au réel, c'est donner dans l'absurde. Il est par trop évident que l'historien n'imagine pas son récit, sans respecter le donné documentaire brut. Il n'en demeure pas moins vrai que, d'autre part, chaque époque a ses vérités qu'elle projette dans l'avenir. Les préoccupations des contemporains guident à leur tour, bien qu'à des degrés divers, la curiosité scientifique.

En somme, que l'on se tourne du côté des psychologies, des sociologies, des philosophies ou des théologies⁹⁴, tout nous redit que le rêve de bonheur et d'absolu que caresse l'humanité depuis toujours plonge ses racines dans les représentations que l'homme se donne de son passé. Qu'elle soit à la recherche d'un paradis perdu ou d'un royaume à conquérir, la conscience historique est inséparable des ambitions, des désirs, des refoulements et des frustrations vécus par l'historien et *son auditoire*.

⁹² Chaïm Pérelman et L. Olbrechts-Typeca, *La nouvelle rhétorique — traité de l'argumentation* (Paris, 1958), I: 22-53.

⁹³ *Raisonnement et démarches*... 144s.

⁹⁴ Nous aborderons les aspects spécifiquement philosophiques et théologiques de la connaissance historique dans un autre article.